Illinois U Library

NUMÉRO 187

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

L'AFFAIRE STARR

par Jean OVERTON FULLER

(II)

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

L'AFFAIRE STARR

par Jean OVERTON FULLER

Récit adapté de l'anglais
par Lily LANDIECH

(II)

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean OVERTON FULLER

Supplément au N° 427 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

6. — SACHSENHAUSEN

Par suite des bombardements qui désorganisaient les communications, le train qui le transportait avec tant d'autres prisonniers, mit huit jours pour aller de Paris à Saarbrück. Là, ils furent internés une quinzaine de jours dans un camp, puis embarqués dans un autre train qui devait les conduire à Buchenwald.

Ils étaient entassés environ cent vingt dans des fourgons, et faute de place ne pouvaient s'étendre qu'à tour de rôle. Ils avaient reçu chacun un morceau de pain au départ; pendant les quatre jours et quatre nuits que dura le voyage, ils n'eurent pas d'autre nourriture. Rien à boire. Les wagons ne furent ouverts qu'une fois. Une grande tinette était disposée dans un coin. Et comme on était au mois d'août, il faisait très chaud. Les conditions de voyage devinrent indescriptibles.

Les habitants du wagon s'étaient instinctivement divisés en deux groupes, les Russes et Européens de l'Est dans l'un et les Occidentaux dans l'autre. Starr s'était lié d'amitié avec des Français. Quelques prisonniers ne semblaient pas être aussi affectés que les autres par l'inconfort et la puanteur, et profitant de la répugnance de leurs camarades qui s'écartaient de la tinette et laissaient ainsi un espace vide, ils purent s'étendre et dormir.

Une nuit les gardes allemands les poussèrent tous d'un côté afin de les compter; ils découvrirent qu'il en manquait un. Ils déclarèrent qu'un Polonais s'était échappé.

Comment il avait pu s'évader était un mystère. Starr était persuadé qu'il devait manquer dès le départ, car une fois à l'intérieur, il était manifestement impossible de s'échapper.

Pour se venger de cette évasion, les gardes ouvrirent les portes et, en montrant aux prisonniers de grands récipients d'eau et de soupe au macaroni qu'on portait aux autres wagons, déclarèrent : « Il n'y en a pas pour vous! » Cependant, environ un quart d'heure plus tard les portes furent ouvertes à nouveau et un grand récipient fut apporté qui contenait un liquide assez clair où flottaient encore quelques nouilles. Il y eut une ruée effrénée des quelques hommes que ce brouet pouvait tenter. Ils y plongèrent, en se battant comme des démons. Bientôt, ils eurent des nouilles jusque dans les cheveux, ils se les arrachaient les uns aux autres, les ramassant même sur le sol où ils étaient déjà mélangés aux excréments.

Bien que ce fut un spectacle horrible, Starr et le petit groupe de ceux qui étaient devenus ses amis, ne purent s'empêcher de rire, et plus tard, dans le camp de concentration, ils évoquaient encore lorsqu'ils se rencontraient, « la bataille des nouilles » (*).

Lorsque le train parvint à la gare qui desservait Buchenwald, ils restèrent encore enfermés deux ou trois heures. Le bruit leur parvint que les autorités avaient refusé de les accepter, le camp étant au complet. Après discussion, on avait décidé de les diriger sur un autre camp. Le train se remit donc en route pour une destination inconnue.

Ils arrivèrent ainsi à Sachsenhausen, dans la région de Berlin. Parvenus au camp, ils furent conduits dans une grande baraque où ils attendirent encore plusieurs heures sur des bancs. Tous réclamaient à grands cris — sans succès — de la nourriture et de l'eau, surtout de l'eau dont ils étaient privés depuis le départ de Saarbrück. Quelques-uns d'entre eux, dont Starr, ne purent résister à la tentation de boire à un robinet qui se trouvait là, bien que les gardes les aient avertis que l'eau n'était pas potable. Le résultat fut une crise de dysenterie quelques jours plus tard, mais comme Starr en avait bu très peu, il ne fut que légèrement atteint.

On finit par leur apporter des bols d'une prétendue soupe. Lorsqu'ils l'eurent avalée, on les fit sortir et aligner devant la baraque d'épouillage où déjà trois mille hommes faisaient queue.

Tout à coup, Starr entendit une voix qui

(*) En français dans le texte.

hurlait le long de la colonne : « *Wo ist der Engländer?* » (Où est l'Anglais?)

C'était un S.S. Il remontait la colonne en continuant à crier : « *Wo ist der Englander?* »

Lorsqu'il arriva à sa hauteur, Star dit :

— Ici!

Le S.S. lui commanda de sortir du rang et cria :

— Garde à vous!

Starr resta dans la position qu'il avait. Elle était plutôt nonchalante.

— Etes-vous un parachutiste? demanda le S.S.

— Oui.

— Est-ce ainsi que les parachutistes britanniques se mettent au garde-à-vous?

— Non. Pas lorsqu'ils sont à la parade dans leur pays.

Le S.S. se mit à le bourrer de coups de pied. Des voix amies lui crièrent : « Ne t'en fais pas, mon vieux! » (*)

La partie de la colonne où il se trouvait parvint enfin dans la baraque. On vérifia les identités et chacun reçu un numéro. A partir de ce moment-là, c'est par ces numéros que les prisonniers furent connus. On leur retira ensuite tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. Déshabillés, ils passèrent par une suite de chambres où ils furent successivement rasés de la tête aux pieds, passés sous la douche, désinfectés et équipés d'un léger costume rayé. Enfin, ils parvinrent à l'autre extrémité de la baraque où on les fit mettre en rang.

Immédiatement, ils se mirent à la recherche de leurs amis. Habitués à leurs cheveux longs et à leur barbe hirsute, ils étaient si totalement changés, qu'ainsi rasés, ils se dévisageaient, incertains, cherchant un trait familier. Ils disaient : « Je suis un tel. Qui es-tu? » et, ils riaient, tant la situation leur paraissait comique.

Ils furent ensuite conduits à leur « block ». Si les souvenirs de Starr sont exacts, le sien portait le numéro 49. Ces blocks étaient sous la surveillance de prisonniers dont beaucoup étaient des Allemands, prisonniers politiques ou « de droit commun ». Ces derniers faisaient leur temps pour des crimes punissables de prison à vie. Certains de ces chefs de block étaient au camp depuis plus de dix ans sans en être jamais sortis. Bien que très durs, ils étaient néanmoins moins redoutables que les S.S.

La baraque était divisée en trois sections: au milieu, le chef de block, son second et le secrétaire qui tenait la comptabilité, la liste des prisonniers, etc., plus quelques autres aides; et de chaque côté le *vulgum pecus*... En tout, à peu près huit cents hommes dans chaque section. Une des sections était directement sous la surveillance du chef de block, l'autre sous celle de son adjoint. Les prisonniers partageaient une couchette à deux ou trois, car le camp était surpeuplé.

(*) En français dans le texte.

Très tôt, le lendemain de leur installation les arrivants furent alignés pour l'appel en cinq grandes rangées. Le chef de block remit une liste au S.S. qui avait la responsabilité de plusieurs blocks et ils entreprirent de passer la revue, le S.S. comptant les hommes à haute voix, cinq par cinq. Parfois, il croyait s'être trompé et revenait en arrière de quelques groupes pour recommencer son compte. Lorsqu'il eut enfin terminé, il demanda :

— *Wo ist der Engländer?*

— Ici, répondit Starr.

Le S.S. qui était grand et mince, le fit sortir du rang, le toisa et déclara :

— *Du bist nicht so lang für einen Engländer!* (Tu n'es pas bien grand pour un Anglais!)

Starr à son tour le toisa et répliqua :

— *Ja, und Du bist nicht so fett für einen Deutscher!* (Et toi, tu n'es pas bien gros pour un Allemand!)

Le S.S. eut une expression étrange en le regardant. Après quelques secondes, il éten dit la main et lui fit signe de rentrer dans le rang. Starr ne fut pas surpris de cette attitude. Il avait appris qu'avec un peu de toupe on avait plus de chance de se faire respecter.

Dès que le S.S. eut disparu à l'horizon, le chef du block lui fit signe :

— *Tommy! Komm hier!*

Il le fit attendre à l'entrée de la baraque et revint avec un costume chaud. C'était un vêtement civil, mais le dos de la veste avait au beau milieu une pièce bien visible.

Ce soir-là, comme ils allaient se coucher le chef vint lui demander s'il savait écrire. (Le camp hébergeait surtout des Européens de l'Est dont beaucoup étaient illettrés.) Sur la réponse affirmative de Starr, il fut conduit à la section « état-major » du centre. On lui enjoignit de s'asseoir à une grande table avec deux ou trois autres, et tard dans la nuit ils travaillèrent à remplir les nouvelles fiches pour aider le secrétaire du block. Pendant ces travaux, ils reçurent un petit supplément de nourriture et une cigarette.

A quelque temps de là, ils furent alignés un matin sur l'Apelplatz. L'appel était fait par numéros et chaque homme reçut son affectation à un kommando de travail. Starr fut désigné pour le Strafe Kommando, le kommando de Punition, où on envoyait les prisonniers lorsqu'ils avaient commis une faute quelconque.

Quelques Norvégiens vinrent le voir. Ils avaient entendu dire qu'un Anglais était arrivé, et lorsqu'ils se furent assurés que c'était vrai, ils revinrent avec des Anglais. C'étaient tous des marins, dont l'un était lieutenant.

Ils avaient été capturés ensemble pendant un coup de main en Norvège. (Autant qu'il sache, Starr fut le seul membre du S.O.E. à Sachsenhausen.) Ils vivaient dans le Strafe Block et étaient au Strafe Kommando depuis un an et demi, si ses souvenirs sont exacts.

Le matin, après la distribution du travail il dut se présenter au Strafe Block. On le

remit une paire de chaussures et un chiffon pour s'envelopper les pieds. Puis il dut se mettre en rang avec les hommes du Strafe Kommando. On les conduisit à l'Apelplatz, où on les fit marcher en rang autour de la place, située entre les rangées de baraques et le bâtiment de l'entrée. Ce bâtiment était occupé par le personnel de bureau allemand.

L'Apelplatz était un terrain en forme de demi-cercle. Autour, des trous peu profonds avaient été creusés, que l'on avait remplis de matériaux divers : l'un de sable, un de galets, un de caillasse et de silex, un de boue, un de pavés, un autre d'eau, etc. On les faisait marcher de 6 heures du matin à 6 heures du soir; ils parcouraient ainsi sur place près de soixante kilomètres par jour, avec, bien entendu, quelques pauses pendant lesquelles un civil venait inspecter leurs souliers et prendre des notes. C'étaient des essais de cuir « ersatz » pour la Wehrmacht. Pour un homme qui n'avait pas marché depuis plus d'un an cet itinéraire était très fatigant. Les prisonniers anglais avaient calculé que depuis leur arrivée, ils avaient couvert la distance de Berlin à New-York, de New-York à Berlin et de nouveau la moitié de l'Atlantique...

Le chef du Strafe Block était un Allemand nommé Jakob, une grande brute qui frappait volontiers, à coups de pied, les traînards. Starr se rendit compte que les coups de pied n'étaient pas des caresses. Jakob avait néanmoins un cœur qu'on pouvait attendrir. Si les souvenirs de Starr sont exacts, Jakob aurait déserté la Wehrmacht pour aller voir sa femme et ses enfants, ce qui lui avait valu une condamnation à perpétuité. Starr ne garantit pas l'authenticité de l'histoire.

Tous les soirs, Starr retournait à son block. Il advint que le secrétaire du block fut appelé ailleurs, pendant quelques jours, et que Starr fut chargé de garder la porte de la baraque pendant l'appel des prisonniers. Fatigué et désœuvré, il regarda un jour dans la baraque derrière lui, vit un réchaud électrique allumé avec une assiette de soupe au chaud, une chaise et un livre sur la table. Il entra, s'assit, ouvrit le livre. Il entendit l'appel qui commençait. Il se dit qu'il serait bien temps de revenir à son poste lorsque ce serait la fin. Absorbé par sa lecture, il vit tout à coup, du coin de l'œil, le reflet d'un uniforme vert. Deux S.S. se tenaient sur le seuil. Il fut si surpris qu'il bondit de sa chaise et pour la première fois depuis sa captivité, se tint en un parfait garde-à-vous. Un des S.S. était l'homme à qui il avait répondu qu'il n'était pas gros. L'Allemand, souriant pour une fois dans sa vie, déclara :

— *So, gut, Tommy, gut!* et lui fit signe qu'il pouvait se rasseoir.

Les rations normales du camp, soupe légère, pain et saucisse, étaient tellement insuffisantes que les prisonniers auraient tout juste pu subsister si les Norvégiens n'avaient eu, par exception, le droit de recevoir des colis de nourriture, comme des prisonniers de guerre ordinaires. Ils les partageaient avec leurs camarades du même kommando et Starr naturellement en eut sa part au block 49. En fait, les Norvégiens donnaient certainement plus qu'ils n'en gardaient pour eux-mêmes.

Environ dix jours après ses débuts au Strafe Kommando, Starr fut avisé qu'il serait transféré au Strafe Block à la fin de la deuxième semaine. Mais un peu avant cette date, le typhus se déclara dans le block 49 qui fut mis « en quarantaine ». Il ne fut plus question de son départ.

N'ayant rien à faire, il chercha un moyen de se distraire. Tous avaient sur leurs vêtements, des rectangles de coton blanc sur lesquels étaient peints en rouge et noir la première lettre de leur nationalité et leur numéro matricule. Il parvint à découvrir la cachette de la peinture et se mit à décorer la baraque. Avec deux couleurs seulement, il arrivait à composer des dessins très réussis : des arbres avec des troncs rouges et des feuillages noirs, ou vice-versa; des collines, des chutes d'eau, des ponts, des châteaux, des villages avec des églises et de petites maisons, de merveilleux paysages qui faisaient le tour de la pièce. Il décora un des murs d'une vue de Nuremberg agrandie d'après une carte postale.

Lorsque enfin le typhus fut enrayé, le chef de block décida qu'il était inutile que Starr retourne essayer la résistance du cuir « ersatz » pour la Wehrmacht et le chargea de peindre une autre baraque. A partir de ce moment, il ne cessa plus de dessiner. Le chef d'un des blocks norvégiens le fit également venir pour peindre sa chambre.

Ce qui intéressa particulièrement Starr, c'est de voir que les hommes étaient placés sur un plan d'égalité totale. Tous les prisonniers étaient pauvres comme Job, et avaient perdu jusqu'à leur nom, ils formaient les groupes d'une société, aussi différente et complexe que n'importe quelle société au monde. Dès que les hommes étaient là, depuis quelques temps, ils retrouvaient leur rang social et se réunissaient selon leurs affinités et leurs capacités, les plus malins s'arrangeaient inévitablement pour obtenir des avantages. C'était une nouvelle hiérarchie.

Ils arrivaient à fabriquer divers objets avec des matériaux que les Allemands leur fournissaient pour leur travail. Un système très complexe de marché s'était établi — marché à base de troc. Parmi tant d'hommes, il était naturel qu'il y en eût un peu de tous les métiers : mécaniciens, charpentiers, artisans, électriciens, savants, tailleurs. Quelques-uns fabriquaient de ravissants petits fume-cigarettes, fait de morceaux de parebrise de Heinkels arrangés en bandes décoratives, d'autres des réchauds électriques qui pouvaient également servir au chauffage et à la cuisson des aliments. C'était un de ces réchauds que le chef de block avait dans sa chambre. Grâce à ces travaux très variés, il y eut rapidement des riches et des pauvres. Tout dépendait de l'ingéniosité avec laquelle

ils avaient su adapter les matériaux qui leur passaient entre les mains et avec lesquels ils pouvaient faire des échanges. Faute d'obtenir des matières premières, il leur restait la ressource de vendre leurs capacités, s'ils en avaient.

L'un d'eux fabriquait des bérets ronds, bien ajustés, dans un tissu qu'il avait pu se procurer.

L'automne tirait à sa fin, tout le monde avait froid à la tête et ce prisonnier faisait des affaires très prospères. Starr acheta un de ces bérets pour deux boîtes de sardines. Il se débrouillait bien et le costume civil qu'on lui avait donné le premier jour lui valait un certain prestige.

Les hommes se liaient, se rendaient visite. Starr et les Français avec lesquels il avait voyagé dans le fourgon depuis Sarrbrück eurent vite fait de se retrouver. Ils se rencontraient de temps à autre pour bavarder, se rappeler des souvenirs ou parler d'événements nouveaux. Quelquefois il parvenait à faire un petit colis de vivres pour eux.

Plusieurs semaines avant Noël, chacun préparait la fête avec les moyens de bord. Tous voulaient que ce fût un jour splendide, qui comptât, en dépit de leur captivité. Les Norvégiens se donnèrent un mal fou. La veille de Noël leur baraque était merveilleusement égayée par des guirlandes de papier assemblées avec beaucoup d'imagination et d'ingéniosité. Au beau milieu de l'Apelplatz apparut, comme par enchantement, un énorme arbre de Noël, éclairé par de petites lampes de couleur.

Le Nouvel An passa, janvier céda le pas à février...

Une nuit, on entendit des coups de feu. On se demanda ce que cela signifiait. Le lendemain matin, Starr se rendit au Strafe Block pour voir ses amis anglais. Ils avaient tous disparu. Il s'informa auprès des autres de ce qui leur était arrivé; tous avaient l'air effondré, mais il n'obtint d'eux aucune réponse précise. Finalement, c'est à Jakob, le chef du Strafe Block qu'il s'adressa.

Jakob, qui en temps normal paraissait une vraie brute, était si affecté qu'il ne pouvait ni répondre si regarder Starr. Lorsqu'il eut retrouvé sa voix, il avoua qu'on avait emmené les Anglais et qu'on les avait pendus. Il était profondément ému. C'était, disait-il, une chose terrible que de pendre des prisonniers, c'était un assassinat, une honte pour l'Allemagne. Il dit cela si haut que n'importe qui pouvait l'entendre. Les Anglais, dit-il, étaient de braves garçons, tous autant qu'ils étaient. Non seulement, il jurait en racontant cela, mais il en pleurait. Mettant sa main sur le bras de Starr, il lui dit : « Heureusement, vous n'étiez pas dans le Strafe Block la nuit dernière, mais je crains qu'ils ne reviennent vous chercher. »

L'ordre était venu de liquider tous les Anglais, et Starr avait échappé à ce carnage uniquement parce qu'il n'était pas au Strafe Block avec les autres. Tous étaient persuadés qu'on viendrait le chercher le lendemain matin. Il dormit quand même. A son réveil, tous ses amis l'attendaient pour lui faire leurs adieux. Il s'assit sur le bord de sa couchette et leur serra les mains. Tous cherchaient des mots de consolation et d'encouragement.

Son cerveau enregistrait ces détails comme s'il s'agissait d'une scène de théâtre, qui aurait manqué de réalité. Il se voyait tenant sa cour « faisant bonne figure », en dépit de tout; il ne sentait pas vraiment au fond de lui-même que son heure était venue. Il était certain, contre toute logique, qu'un événement imprévu allait survenir pour le sauver. Cependant, il donna à un des Norvégiens un cure-pipe et un fume-cigarette qu'il possédait et lui demanda de les envoyer à Michelle comme souvenir, après la guerre.

Le chef du Block 49 vint lui annoncer que l'ordre venait d'arriver au bureau de le garder à vue au Strafe Block.

A mesure que la matinée passait, il devint évident qu'on procédait à une évacuation massive. Des centaines de prisonniers étaient rassemblés tous en rang, prêts à quitter le camp.

C'est alors que Jakob vint le trouver, très surexcité, le conduisit vers ce rassemblement et lui dit :

— Glissez-vous dans cette colonne. Ce n'est pas sain pour vous ici.

Starr ne pouvait savoir, Jakob non plus sans doute, que cette colonne de prisonniers était dirigée sur un camp d'extermination.

7. — MAUTHAUSEN

Après les avoir comptés cinq par cinq, on leur fit descendre une côte. Au bas les attendait un train composé de wagons à bestiaux, dans lesquels ils devaient s'entasser.

Un voyage de trois jours et trois nuits commençait. Les conditions n'étaient guère meilleures que dans le train qui avait amené Starr de Sarrbrück. De temps à autre, ils recevaient un peu de nourriture et un peu d'eau. Les wagons étant découverts, ils avaient ainsi de l'air. Pourtant, près du tiers des prisonniers moururent avant l'arrivée (1).

Vers la fin du voyage, le train franchit la frontière autrichienne, et pendant quelques kilomètres longea le Danube à travers des montagnes aux cimes couvertes de neige.

Lorsqu'ils arrivèrent à Mauthausen (2), le 17 février 1945, on fit défiler les prisonniers à travers les rues de la ville. Les habitants semblaient gênés et n'osaient les regarder. Quelques femmes pleuraient; les hommes se détournaient.

En suivant la route qui menait au-dessus de la ville, ils arrivèrent devant des murs massifs faits de gros blocs de pierre. Starr se dit que ce devait être là.

En approchant de l'entrée, il vit en lettres énormes au-dessus du portail : « DU KOMMST NIEMALS RAUS » (Tu ne sortiras jamais).

Dans le camp, on les fit aligner. Ceux qui étaient malades devaient se ranger d'un côté. Starr eut le pressentiment que ceux qui obéissaient à cet ordre allaient être tués. Beaucoup, cependant, obéirent, s'imaginant qu'on allait peut-être les soigner. Starr entendit un S.S. dire à l'un de ceux qui sortaient du rang: « *Du gehts nach Hausen!* » (Tu rentres chez toi).

Il apprit plus tard qu'ils furent tous exterminés.

Lorsque les malades furent partis, ceux qui restaient furent comptés de nouveau et Starr comprit, d'après ce qu'il arrivait à saisir de la conversation des S.S. qu'ils discutaient du nombre des nouveaux arrivants qu'ils pouvaient garder, et combien ils devaient encore en massacrer (3).

Ils restèrent inactifs pendant une heure ou deux, puis ont les conduisit derrière la cuisine où on leur fit retirer leurs vêtements. Grelottant dans le froid intense, ils demeurèrent ainsi près de deux heures dans la neige, jusqu'à la tombée de la nuit, avant d'être conduits aux douches par groupes.

Deux ou trois médecins, ou soi-disant tels, les passèrent en revue, les détaillant, tâtant leurs muscles, comme du bétail. Ils les marquèrent au crayon indélébile, soit d'un numéro sur la poitrine, soit d'un K dans le dos entre les omoplates. Starr eut un numéro sur la poitrine.

Après une nouvelle attente, lui et ses camarades se retrouvèrent dans un groupe. Ils furent rasés de la tête aux pieds et badigeonnés avec un désinfectant qui piquait et brûlait comme du feu. On leur administra ce désinfectant à grands coups de pinceaux. Pendant quelques minutes, ils eurent l'air d'être en proie à la danse de saint Guy. Ensuite, ils furent tous ramenés à coups de fouets vers les douches maintenant remplies de vapeur. Ils transpiraient à grosses gouttes, tandis que les gardes les fustigeaient de jets d'eau bouillante à peine supportable, puis d'eau glacée. Après une demi-heure de ce traitement, on les renvoya dehors, toujours nus, dans la neige, par un froid que le vent rendait plus mordant encore.

On les rassembla de nouveau à coups de fouets pour les ramener aux douches et tout

---

(1) D'après un article intitulé « la Nuit du 17 février », qui parut dans *Information and Liaison Bulletin* des ex-prisonniers de Mauthausen (février 1946), des 2.500 prisonniers qui partirent de Sachsenhausen dans ce convoi, 1.700 seulement arrivèrent vivants à Mauthausen.

(2) Environ 35 km de Linz.

(3) D'après l'article cité, environ 200 de ceux qui se portaient malades furent envoyés à l'extermination, mais il fallait réduire le nombre des hommes de 400. Il fut donc décidé d'en tuer 200 autres.

recommença. Starr ne peut se rappeler avec certitude si cet exercice se renouvela deux ou trois fois.

Puis, les chanceux et les malchanceux furent séparés. Ceux qui avaient un K sur le dos étaient destinés à subir la torture des douches, de manière continue jusqu'au petit matin, puis on les fit courir dehors. Celui qui tombait était immédiatement tué. Le supplice dura jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, sauf un Français qui échappa au coup final.

Starr reçut un petit caleçon mince et fut envoyé dehors, puis conduit avec plusieurs autres, dans un bloc de bâtiments inachevés, où il n'y avait ni portes ni fenêtres, mais seulement les ouvertures prévues à cet effet. Le sol était en ciment. On leur demanda leurs noms, nationalités, etc., Starr machinalement répondit : Anglais. Plus tard, il se rendit compte que c'était la pire sottise à faire (1).

On les conduisit dans le sous-sol et on les fit coucher sur le sol battu. Comme ils étaient gelés, ils se serrèrent les uns contre les autres pour essayer de se réchauffer.

Au bout de deux jours, ce n'était plus sur le sol qu'ils étaient couchés, car les tinettes, comme toujours, étaient insuffisantes et bientôt toute la salle fut recouverte d'ordures. On les garda dans ce bâtiment pendant trois jours. Ils n'en sortaient que pour l'appel qui durait de trois à six heures chaque matin. Ils restaient en rang, toujours « vêtus » en tout et pour tout de leur petit caleçon qui ne les protégeait guère contre le froid.

Ils furent ensuite logés dans une baraque, où on leur enjoignit de s'asseoir en rangs, les jambes croisées en tailleur. Une fois assis, ils ne pouvaient plus changer de position, tant ils étaient entassés. Ils restèrent ainsi plusieurs jours, sauf pour les appels. Puis ils furent séparés par groupes et répartis dans plusieurs baraques à travers différentes parties du camp.

Starr fut affecté au camp n° 3, qui se composait d'environ huit baraques en ruines situées dans la partie la plus basse du camp, sur un terrain boueux, entouré de hauts murs de pierre. Ces baraques n'étaient pas divisées en compartiments, mais composées d'une seule pièce, sans tables, ni bancs, ni couchettes. Il n'y avait d'autre « mobilier » qu'un tas de paillasses sales et à moitié vidées, dans un coin, et un tas ou deux de couvertures.

On avait enfin donné à chacun un pantalon mince et une veste, mais ils étaient toujours nu-pieds. On ne disposait que de deux cents paires de chaussures, qui devaient rester la nuit, à l'extérieur. Tous les matins, mille deux cents hommes se battaient pour ces deux cents paires de chaussures. Dans la journée, ils se tenaient dehors se réchauffant au soleil s'il brillait, ou s'assemblaient en groupes de cinquante ou cent, s'appuyant les uns aux autres, essayant de se tenir chaud. Le soir, les paillasses étaient posées sur le sol et chaque homme qui entrait devait se coucher à côté du prisonnier qui le précédait, tête bêche, afin de prendre moins de place que s'ils avaient tous été allongés dans le même sens. Ils ne possédaient qu'une seule couverture pour quatre hommes, il n'y avait pas un centimètre à perdre. Ils étaient littéralement comme sardines en boîtes.

Il leur était impossible de remuer le petit doigt de toute la nuit.

Plus que tout autre chose, Starr avait horreur de se coucher ainsi, la figure au niveau des pieds d'un autre, qui serait peut-être un cadavre le lendemain matin.

Au réveil, appel à l'extérieur. Ils s'alignaient cinq par cinq, afin que les S.S. puissent compte exactement leurs hommes. On sortait les cadavres et on les alignait couchés par terre, cinq par cinq eux aussi.

C'était ainsi jour après jour. Le matin on leur donnait un bol de prétendu « café » qui était en fait de l'eau tiède avec un drôle de goût. Plus tard, ils recevaient un morceau de pain noir, exactement le seizième d'une miche. Ce « pain », de la dimension d'un paquet de vingt cigarettes, était à ce point moisi que parfois, il tombait en miettes. C'était, avec une louche de soupe, toute la nourriture de la journée. Lorsqu'ils y trouvaient une épluchure de pomme de terre ou un haricot, ils s'estimaient heureux. Une fois par semaine, ils recevaient une petite tranche de saucisse et une ration de margarine grosse comme quatre morceaux de sucre.

Si le tas de morts journaliers était jugé insuffisant, il y avait un défilé à la chambre à gaz. A peu près une fois par quinzaine, les occupants de la baraque étaient alignés à l'extérieur. Un homme passait devant les rangs, tâtait les biceps de chaque prisonnier et faisait son choix suivant l'état de faiblesse.

Starr apprit que Mauthausen était un Strafe Kamp (camp de punition) où les prisonniers de camps de concentration ordinaires, tels que Buchenwald ou Sachsenhausen, étaient envoyés lorsqu'ils avaient commis des fautes ou étaient considérés comme intraitables. Ceux qui venaient de Buchenwald, Dachau et même Auschwitz, qui était pourtant un camp d'extermination comme Mauthausen, parlaient avec regret de leur « bon temps » sans aucune ironie, dans les camps qu'ils venaient de quitter, car en comparaison de Mauthausen c'étaient vraiment de bons camps.

Tous les jours une douzaine d'hommes allaient chercher les récipients de soupe. Ils passaient devant les incinérateurs et c'était un spectacle banal de voir arriver un camion de cadavres jetés le long de la glissière jusqu'à la fournaise. Ils passaient ensuite devant la chambre à gaz où l'on pouvait souvent voir la file d'attente des condamnés.

Le voyage de retour de la soupe était très hasardeux. Cette soupe était transportée dans d'énormes récipients que deux prisonniers tenaient chacun d'un côté. Ils étaient suivis par des maraudeurs venus des autres baraques. S'il

(1) A sa connaissance, il était le seul Anglais à Mauthausen pendant tout son séjour.

n'était pas suffisamment protégé, les voleurs (presque toujours des Russes) attaquaient le convoi, renversaient les récipients et ramassaient et léchaient la soupe à même le sol.

Même lorsqu'ils atteignaient la « maison », le danger n'était pas passé : une baraque où la soupe venait d'arriver étant généralement envahie. Dans celle de Starr, où le code moral était encore respecté, il fallut organiser la défense du repas. Les vingt hommes les plus solides — Starr était du nombre — ne mangeaient que lorsque les autres avaient fini. Ils faisaient cercle autour des mangeurs, tournés vers l'extérieur, armés de bâtons. Les Russes avaient beau tourner en rond, menaçants, en quête d'un homme faible à qui voler sa nourriture, ils se défendaient. Starr était membre permanent du cordon de protection, il n'oubliera jamais leurs expressions.

Les « forts » lorsque leur tour venait de prendre leur « nourriture » mangeaient, ou plutôt buvaient, aussi rapidement que possible, en se penchant, afin de ne rien perdre. Les heures de repas, à Mauthausen, étaient toujours des moments de tension intense. Il était rare qu'ils se passent sans corps à corps avec les voleurs.

Plus tard pendant le séjour de Starr à Mauthausen, le camp n° 3 fut évacué et ses habitants répartis parmi les autres baraques. D'autres groupes de prisonniers prirent leur place au n° 3. Dès qu'ils furent à l'intérieur, les portes se refermèrent sur eux. On les laissa mourir de faim. Quelques temps après, Starr y fut envoyé avec quelques autres pour récupérer des chaussures. Ils virent deux squelettes vivants qui se battaient pour quelques détritus.

De l'endroit du camp où il était maintenant, il voyait la chambre à gaz, où pénétraient toujours un grand nombre d'hommes toutes les vingt-quatre heures, cinq cents par jour disait-on. Les corps passaient ensuite par un conduit intérieur directement dans l'incinérateur. A toute heure du jour on pouvait voir la file d'attente. Cela semblait toujours étrange à Starr de voir la résignation avec laquelle ces hommes allaient à la mort. Il n'en vit jamais aucun essayer de sortir du rang, bien qu'il y eût fort peu de gardes pour les surveiller. On aurait dit que le désir de vivre les avait quittés. Il décida que si son numéro était appelé, il résisterait. Il valait mieux mourir en se battant que de faire ainsi la queue.

Il rêvait beaucoup durant tout son séjour à Mauthausen. Une nuit, il rêva qu'il nageait, poursuivi par quelque chose dont il ne se souvint pas à son réveil. L'eau était si transparente qu'il pouvait compter tous les poissons et les cailloux du fond. Ensuite, il monta sur la berge, franchit une porte et la claqua derrière lui. Ce rêve était si clair dans sa mémoire qu'il en parla au secrétaire du bloc. Celui-ci connaissait un homme qui interprêtait les songes. Ce prisonnier écouta le récit et dit très tranquillement :

— Vous êtes un des rares qui sortiront d'ici vivants. Vous serez parmi les premiers à partir et cela arrivera sans que vous fassiez grand-chose pour y parvenir. Cela vous arrivera tout simplement.

Même en contact permanent avec la mort, Starr n'avait jamais cru vraiment qu'il pouvait mourir lui aussi. Il se souvenait toujours de la prédiction d'une amie de sa mère lorsqu'il avait environ dix-huit ans. Elle avait remarqué que sur ses deux mains la ligne de vie s'arrêtait net, mais sur la droite, une ligne de remplacement partait de la ligne de chance. Elle avait dit :

— La main gauche, c'est ce que vous êtes quand vous venez au monde, mais la main droite c'est ce que vous faites de vous-même. Elle avait alors expliqué qu'à un moment de sa vie il passerait par des épreuves si terribles qu'il devrait normalement y succomber, mais qu'il survivrait par la force de sa volonté.

Il lui semblait que les conditions de cette prophétie étaient en train de se réaliser à Mauthausen. Il avait de l'espoir. C'était cette prophétie qui lui avait inspiré cet espoir. Il était persuadé que cette foi le maintenait vivant.

Il eut la certitude que, sauf assassinat, c'était le facteur moral qui déterminait de la vie ou de la mort d'un individu. Quand il voyait un homme assis avec sa tête entre ses genoux, disant qu'aucun d'eux n'en réchapperait, qu'ils mourraient tous là, il était sûr d'apprendre sa mort peu de temps après. En revanche, bien des hommes plus faibles physiquement résistaient, simplement parce qu'ils n'avaient pas perdu tout espoir.

A cette époque quelques femmes arrivèrent à Mauthausen et furent installées dans le camp n° 2.

Le camp était bâti sur une pente, de sorte qu'on pouvait très bien voir par-dessus les murs. On distinguait au loin une chaîne de montagnes aux sommets couverts de neige.

Le printemps vint, l'herbe apparut, à mesure que la neige fondait sur les pentes les plus basses.

Un jour, d'étranges nouvelles leur parvinrent. Il y avait des camions de la Croix-Rouge suisse à l'extérieur du camp : ils venaient prendre les femmes et quelques Français et Belges pour compléter le chargement des camions. Ils reviendraient ensuite prendre les autres Français et Belges. Les prisonniers pouvaient à peine y croire, mais les femmes furent effectivement évacuées et quelques Belges et Français avec elles. Tandis que le camp était en effervescence, des Français vinrent trouver Starr pour lui dire qu'il avait une chance de quitter Mauthausen. Certains d'entre eux travaillaient au bureau; ils déchireraient sa fiche et en fabriqueraient une neuve le faisant passer pour Français. Il décida de garder le nom de Starr, en changeant simplement son prénom de John pour celui de Jean. Ils changèrent aussi la plaque d'identité, qu'il portait comme tous les autres, attachée à un fil de fer au poignet. Cette plaque portait le numéro, la nationalité et le mot MAUTHAUSEN.

Il fallait maintenant opérer la transforma-

tion sans attirer l'attention. Il décida de se confier au chef de bloc, qui était polonais, afin que celui-ci ne commette pas d'impair et ne vende pas la mèche lorsque le jour viendrait et qu'on l'appellerait sous le nom de Jean. Le Polonais promit de se taire, mais lui recommanda :

— Lorsque vous serez de retour chez vous, n'oubliez pas de faire savoir au monde ce qui s'est passé ici. N'oubliez jamais et faites de votre mieux pour que les autres n'oublient pas.

Le grand jour arriva. Lorsque les listes de prisonniers français et belges furent remises au chef de bloc avec ordre de faire défiler ces hommes devant les baraques des bureaux, Starr Jean était sur la liste. Sa première réaction fut une joie sans bornes : il allait enfin être libre et retourner chez lui. Puis, subitement, une frayeur intense le saisit. C'était même la première fois qu'il éprouvait vraiment ce que pouvait être la peur. De sentir la liberté si proche, il se mit à trembler intérieurement. Il ne sut jamais comment il put se contenir toute la journée (ils ne partirent qu'au crépuscule); il se disait que quelque chose allait survenir. C'était le jour de son destin : la liberté ou la mort.

Ils furent enfin rassemblés, ce fut l'appel. Il vit le chef de bloc le chercher le long des rangs, anxieux de savoir s'il avait pu parvenir jusque-là. Lorsqu'il découvrit Starr, il lui adressa un imperceptible clin d'œil. Après l'appel, ils allèrent en rang jusqu'aux portes, et tandis qu'ils sortaient, il se dit qu'il avait enfin passé à travers les dernières épreuves. C'est alors qu'il vit, en dehors des murs, une baraque dont il ignorait l'existence. Il se mit à trembler si fort qu'il pouvait à peine se maîtriser.

Tandis qu'ils faisaient queue devant la baraque qui semblait être un bureau, un homme vint à leur rencontre. Il le reconnut : il avait été chef prisonnier à Sachsenhausen, mais portait maintenant l'uniforme S.S. Comme il arrivait à leur groupe, il reconnut Starr et lui dit :

— Mais vous n'êtes pas Français — vous êtes Anglais, et fit mine d'aller le dénoncer.

— Oui, répondit Starr, mais dans très peu de temps la guerre sera finie, et il vaut peut-être mieux pour vous ne rien dire. Quant à moi je pourrai peut-être dire un mot pour vous lorsque le moment sera venu.

L'homme ne répondit pas et le laissa passer.

On les faisait entrer dix par dix dans la cabane et à tour de rôle ils se présentaient devant un sous-officier qui vérifiait leurs noms et numéros dans un grand classeur. Il donnait quelques détails sur chacun à un secrétaire qui tapait à la machine sur une table voisine. En voyant cette nouvelle vérification de leur identité — que personne ne prévoyait — Starr sentit son cœur battre la chamade.

Après avoir trouvé la fiche de chaque prisonnier, le sous-officier lui demandait s'il avait de l'argent ou des objets de valeur à son arrivée au camp. Pure formalité apparemment car bien que l'homme prît note des réponses, Starr ne vit rien restituer.

Lorsque son tour vint, le sous-officier chercha parmi les fiches, et les ayant toutes parcourues sans trouver Starr, Jean, se remit à les parcourir depuis le début.

Dans l'espoir de passer, Starr dit :

— *Ich habe kein Geld, keine Uhr. Nichts!* (Je n'avais pas d'argent. Pas de montre. Rien.)

L'homme fit un signe de la main signifiant « taisez-vous » et continua sa recherche. Il perdit enfin patience et fit un geste du bras :

— Avancez!

Starr passa dans l'autre pièce. On lui donna un costume à peu près propre, une chemise, une cravate, des chaussures et un chapeau. Ensuite, les prisonniers furent reconduits au camp, où ils attendirent jusqu'au soir — ce fut une nouvelle torture pour Starr.

De temps en temps, le commandant du camp et d'autres officiers venaient, et les inspectaient très soigneusement de la tête aux pieds.

Enfin, on les fit sortir, et tandis que les camions démarraient de Mauthausen la *Marseillaise* jaillit de toutes les bouches.

★

Ils traversèrent la ville de Linz et s'installèrent pour la nuit dans une immense grange. La deuxième nuit, toujours en Autriche, ils descendirent près d'une auberge.

Partout où ils s'arrêtaient les gens sortaient de chez eux et leur apportaient toute la nourriture dont ils disposaient. Le propriétaire de l'auberge leur donna certainement toutes ses provisions.

Le troisième jour, ils arrivèrent à la frontière. En Suisse, ils furent d'abord conduits dans un hôpital où leurs vêtements furent désinfectés. Ils eurent une douche, chaude et froide (mais qui, heureusement, ne ressemblait pas à celle de Mauthausen). Ceux qui paraissaient fatigués par la douche étaient gardés à l'hôpital. On mena les autres dans une école où ils dormirent sur la paille.

Le lendemain ils furent conduits à Zurich (ou Berne) où ils logèrent dans une école, toujours gardés par des soldats suisses. Pendant la journée, la population venait les voir, et leur lançait des paquets de chocolat et des cigarettes par les fenêtres ouvertes.

Plus tard, une dame du consulat de Belgique vint relever les noms de tous les Belges qui étaient là. Bien que ce fut près de la fin de la guerre, ils devaient être internés, du moins temporairement. Starr lui demanda si elle voulait bien se mettre en contact avec les autorités britanniques pour les aviser qu'il était en Suisse et leur demander ce qu'il devait faire (1). Avant leur départ de la ville, elle l'informa que les instructions reçues pour lui

(1) Le message étant parvenu à Londres, Michel reçut un télégramme de Miss Atkins : « *Pleased to inform you your husband safe awaiting repatriation.* » Il parvint l'après-midi du Jour V. Michel n'avait jamais désespéré.

était qu'il demeure encore avec les Français jusqu'à ce qu'ils aient quitté la Suisse — en d'autres mots, il devait officiellement rester Français.

Pendant leur séjour, la Croix-Rouge suisse leur apporta les vêtements qu'elle avait pu se procurer pour eux. Starr reçut un pantalon de golf bleu fait pour un collégien, un veston à carreaux brun et blanc et des chaussures blanches et brunes très pointues dont le bout se redressait.

Ils furent ensuite transférés dans un camp en dehors de Genève et après plusieurs jours, un train les emmena vers la France.

Lorsqu'ils eurent traversé la frontière et qu'ils arrivèrent à la première gare française, l'orphéon municipal les accueillit sur le quai aux accents de la *Marseillaise*. Les gens qui attendaient se précipitèrent pour leur passer par les portières, des œufs, du beurre, du lait, du vin. Puis vint la scène pathétique des mères et des épouses montrant des photos de leurs fils et de leurs maris et demandant aux voyageurs du train s'ils ne pouvaient leur donner des nouvelles des leurs.

Le train se remit enfin en marche pour le camp de rapatriement qui les accueillit un peu plus loin. Les identités furent vérifiées et, au bout d'une nuit, Starr fut embarqué à destination de Paris.

A chaque gare la population les attendait et les mêmes scènes se renouvelaient, comme à la gare frontière. Lorsqu'ils passèrent à Dijon, Starr qui pensait toujours à sa capture et s'inquiétait encore de savoir si la nouvelle avait pu parvenir assez rapidement à ses collègues, demanda si l'on se souvenait d'un homme qui avait essayé de s'échapper de prison en juillet 1943 et avait été blessé en fuyant dans la rue.

— Ah! oui, lui répondit-on, nous en avons tous entendu parler!

Cela lui fit grand plaisir.

A leur arrivée à Paris, nouvelle vérification d'identité. Comme les autres prisonniers, il reçut une carte d'identité spéciale et un peu d'argent. On lui demanda s'il savait où aller. Il désirait avant tout être seul afin d'avoir vraiment la sensation de liberté.

— J'ai un appartement à Paris, répondit-il.

Il arriva chez lui à Issy-les-Moulineaux vers cinq heures du matin. Le concierge et sa femme se levèrent immédiatement, mirent du café sur le feu et causèrent avec lui jusqu'à l'heure du petit déjeuner.

Vers neuf heures, il les quitta et se rendit au bureau où il travaillait avant la guerre, l'Agence de Publicité Yves Alexandre. On ne le reconnut pas tout d'abord, mais ensuite l'accueil fut chaleureux. Il se présenta enfin au bureau de l'Attaché militaire à Paris et fut invité à se rendre à l'Hôtel Bristol qui était réservé aux officiers anglais. Lorsqu'il fit son entrée au bar, son apparition causa un peu d'étonnement. Un des officiers lui demanda :

— Qui êtes-vous?

— Je viens d'arriver du camp d'extermination de Mauthausen.

Tous se pressèrent autour de lui, et l'accablèrent de questions. Dans la matinée, un homme de l'Intelligence Corps vint pour vérifier son identité. Cela fait il lui remit de l'argent et des papiers, afin qu'il pût se procurer une tenue d'officier.

C'était le jour de la Victoire. Partout les gens dansaient et chantaient. Starr était complètement ahuri. Tout lui semblait irréel. Il ne savait plus très bien où il en était.

L'après-midi du lendemain, il fut conduit au Bourget. Il avait une priorité pour rentrer en Angleterre. Mais lorsqu'il arriva, l'avion était déjà complet. Le pilote, qui se tenait près de la porte, lui dit :

— Je regrette, mon vieux, tous les sièges sont occupés. Il faudra vous asseoir sur les bagages dans la queue de l'avion.

Starr se dit qu'il serait sûrement malade si on le logeait là. Il se sentait très fatigué.

— Je crois, dit-il, que je ne supporterais pas un tel voyage. Je sors d'un camp d'extermination, et je ne me sens pas très solide.

— Vous sortez *d'où*?

— Du camp de Mauthausen.

— Suivez-moi. Vous êtes notre invité.

Le pilote le conduisit à l'avant et le fit asseoir sur un petit siège juste derrière le poste de pilotage :

— Restez-là jusqu'à ce que nous décollions. Ensuite vous pourrez venir dans l'habitacle.

Dès qu'ils eurent décollé, Starr prit le siège du co-pilote.

C'était une belle journée claire. Tandis qu'ils survolaient encore la Manche, au moment précis où la ligne blanche des falaises de Douvres pointait à l'horizon, la B.B.C. qu'il entendait par les écouteurs qu'on lui avait donnés, se mit à jouer le *God Save the King*.

Il se mit à pleurer comme un enfant.

8. — RETOUR

L'AVION atterrit à l'aérodrome de Croydon, où Starr eut à subir avec les autres les formalités habituelles. Puis après une brève attente, deux hommes arrivèrent avec une camionnette :

— Nous sommes venus vous chercher, dirent-ils.

Starr pensa naturellement qu'ils étaient envoyés par la « French Section » afin de le conduire à leur ancien Q.G. à Londres, aussi ne demanda-t-il pas d'explications. Mais comme la camionnette s'engageait en pleine campagne, il demanda :

— Dites donc! Où allons-nous?

— A Guildford.

— Guildford? Pourquoi faire?

— On nous a donné l'ordre de vous y conduire.

Il était un peu déçu. Il avait espéré pouvoir rentrer chez lui presque aussitôt, Mais, puisqu'il y avait d'autres formalités à accomplir, il devait bien s'y plier.

Ils arrivèrent devant ce qui, en d'autres circonstances, eût été une charmante maison de campagne.

Après une attente d'un jour ou deux, un officier vint du War Office pour l'inviter à rédiger un rapport complet de tous les événements auxquels il avait été mêlé depuis son parachutage en France.

— Mais cela va me prendre beaucoup de temps et je voudrais rentrer chez moi.

— Je regrette, mais cela doit être fait, dit l'officier et il s'en fut.

Le lendemain matin, Starr dit à l'officier commandant :

— Cela m'est égal d'écrire un résumé, mais c'est tout ce que je veux faire avant d'aller chez moi. Si vous voulez me maintenir ici de force, vous serez obligé de faire garder la maison, et de bien la garder. Je me suis évadé des prisons de la Gestapo et si vous ne m'autorisez pas à partir, je le ferai malgré tout.

Le commandant répondit qu'il devait en référer au War Office. On permit à Starr de se rendre chez lui avant de revenir faire son rapport. Il prit donc le train pour le Staffordshire et quelques heures après, il était avec Michelle.

Après la brève permission qu'on lui avait accordée, il revint à Guildford compléter son rapport.

Ce rapport devait être un travail de longue haleine, et Starr mourait d'envie d'être enfin définitivement chez lui.

Il raconta toute l'histoire telle qu'elle apparaît dans ce livre, ajoutant, lorsqu'il en vint aux postes de radio utilisés par les Allemands, qu'à son avis on avait continué à envoyer des hommes de Londres en France uniquement pour occuper les Allemands, pendant que quelque chose de plus important se passait ailleurs, et que la plupart de ceux qui avaient été expédiés tout droit dans les bras du Sicherheits Dienst, l'avaient été sciemment, pour que le jeu continue et pour que les Allemands continuent à croire que la « French Section » était persuadée que c'étaient ses propres hommes qu'on lui envoyait. Ou alors, si ce n'était pas cela, il ne pouvait comprendre comment Londres avait pu continuer le parachutage de tant d'hommes, après tant d'avertissements?

C'était une impression personnelle. Peut-être eut-il tort de la mentionner dans son rapport.

Par la suite il fut convoqué à Londres où on lui posa quelques questions sur des points d'intérêt secondaire, mais aucune allusion ne fut faite à ses commentaires.

Il profita de cette occasion pour se rendre à un petit club de Piccadilly Circus où, avant son départ pour la France, il rencontrait des membres de la « French Section ». Un peu avant d'arriver au club, il se trouva nez à nez avec les frères Newton, qu'il avait connus à Wanborough Manor, alors qu'ils étaient sous son parrainage pendant l'entraînement, et avec lesquels il avait pu échanger quelques mots lorsqu'ils avaient été conduits avenue Foch pour être interrogés. Tous trois furent heureux de se retrouver et de constater qu'ils étaient vivants. Les deux frères avaient été à Buchenwald.

— Que se passait-il avenue Foch? lui demandèrent-ils.

Il leur expliqua brièvement les conditions dans lesquelles il y vivait et dont ils avaient eu un aperçu.

— Lorsque nous sommes revenus ici, on nous a recommandé de ne pas vous parler, si nous vous rencontrions, lui confièrent-ils ils.

— Pourquoi?

— Nous ne le savons pas exactement. Mais ce que vous nous dites nous suffit.

Bien que cela lui semblât fort étrange, il pensa que cet ordre avait dû leur être donné avant l'achèvement de son rapport et qu'on avait peut-être voulu empêcher les conversations afin d'éviter une confusion involontaire des événements.

Il venait à peine de sortir d'épreuves effroyables et vivait encore dans une sorte de

stupeur. Son esprit n'était pas aussi vif qu'il aurait été normalement. Il restait atterré.

Un des frères lui raconta que pendant son séjour à Buchenwald, ils avaient appris qu'il s'était rendu dans le sud-ouest de la France avec la Gestapo.

— Non. Ce n'était pas moi, dit-il, mais un autre.

Ils eurent l'air surpris.

Les trois hommes passèrent une ou deux heures ensemble, puis Starr regagna Guildford. Un laps de temps assez long s'écoula. Il reçut enfin l'ordre de se présenter une seconde fois au War Office. Là on lui fit savoir que son rapport était satisfaisant et qu'il pouvait rentrer chez lui en permission illimitée.

Avant de partir, il fit une visite à Miss Atkins (il ne se souvient plus dans quel but, à moins que ce ne fût tout simplement pour bavarder avec elle).

En pénétrant dans son bureau, il vit « Henri », le lieutenant qui l'avait présenté à « Martin ». « Henri » sauta en l'air lorsqu'il vit Starr et s'écria :

— Nous avons eu « Martin »! Nous l'avons eu!

Starr salua Miss Atkins. Il parlèrent quelques instants, puis il se tourna vers « Henri », mais celui-ci avait disparu. Il bavarda encore un peu avec Miss Atkins. Elle sourit et déclara :

— Il y avait bien des choses amusantes dans votre rapport.

C'est le seul commentaire qu'elle lui fit jamais sur ce sujet.

Il partit ensuite pour rentrer chez lui.

A quelque temps de là pendant un voyage à Londres, il prit le thé avec le colonel et Mme Buckmaster dans leur appartement.

— Savez-vous, leur dit-il, que j'ai été plutôt déçu à mon retour en Angleterre?

— Pourquoi?

— Eh bien! je m'attendais à vous voir m'accueillir, ou au moins des membres de la « French Section ». Je pensais qu'on se réunirait. Au lieu de cela, on m'a conduit à Guildford sans que j'aie vu personne.

— Oh! dit Buckmaster. Vous comprenez, quand vous êtes revenu, tout était fini et la section était dissoute.

Ce fut, avec sa rencontre avec les frères Newton, son dernier contact avec la « French Section ».

Il retourna dans le Staffordshire car les Newton et lui avaient décidé d'ouvrir ensemble un club à Hanley.

En mars 1947, il reçut une lettre du bureau du Juge Advocat General lui annonçant que plusieurs membres du Sicherheits Dienst de l'avenue Foch allaient passer en jugement. Kieffer avait demandé si Starr pourrait venir comme témoin. Il se rendit immédiatement à Wuppertal où le procès avait déjà commencé et où il témoigna pour la défense.

Après avoir prêté serment, il déclara, en réponse aux questions, qu'il n'avait pas été maltraité avenue Foch et qu'à sa connaissance Kieffer n'avait jamais maltraité aucun de ses prisonniers. Il signala que Kieffer distribuait des biscuits et des cigarettes dans chaque cellule le dimanche matin et ajouta qu'autant qu'il pût le savoir, aucun membre du S.O.E. « French Section » n'avait jamais été torturé avenue Foch.

Le Président de la Cour lui demanda s'il avait pu voir tous les prisonniers. La réponse fut « non ». Après son témoignage, il put rester jusqu'à la fin des interrogatoires. Kieffer était accusé d'avoir donné l'ordre de fusiller six hommes de commando en uniforme, capturés peu avant le débarquement en Normandie.

Ces hommes étaient venus à un rendez-vous arrangé par un des postes de radio contrôlés par les Allemands. Ils croyaient rejoindre un groupe S.O.E. Ce furent les Allemands qui les accueillirent. Quelques-uns de leurs camarades étaient comme témoins à charge.

Le verdict fut : « Coupable. » C'était la condamnation à mort par pendaison. Starr vit le visage de Kieffer lorsqu'il entendit le jugement. Son expression était celle de la stupeur. En quittant la cour, il adressa un salut à Starr. Comme pour dire : « Vous avez fait ce que vous avez pu pour moi. »

Au mess, un des officiers du tribunal qui avait été placé près du Procureur, déclara devant Starr que le Procureur avait été extrêmement surpris de la sentence. L'exécution eut lieu très peu de temps après.

Depuis près de deux ans, Starr touchait encore sa solde complète de l'armée, ne pouvant être démobilisé tant que sa santé n'était pas reconnue absolument rétablie. Bien qu'il ne fût pas réellement malade, il était très affaibli. Michelle raconte que les premiers temps, après son retour, il mangeait presque couché sur son assiette et d'un air si absorbé que cela la rendait malade.

Enfin, après un dernier examen médical, il fut réformé définitivement et démobilisé avec le grade honoraire de capitaine et une pension pour les blessures qu'il avait reçues à Dijon en 1943.

La mise en route du club de Hanley l'avait intéressé au début, mais maintenant que tout fonctionnait, ce genre de vie et la marche du club lui semblaient sans intérêt. Les deux frères pouvaient continuer sans sa présence.

Il décida de revenir à son art. Michelle et lui regagnèrent donc avec les enfants leur appartement d'Issy et la vie reprit son cours.

Il y avait quelque temps qu'ils étaient de retour en France lorsqu'un jour il rencontra sur les Champs-Elysées Claude Dauphin, avec qui il avait fait la traversée du sud de la France à Gibraltar après sa première mission. Dauphin le fixa comme s'il avait vu un fantôme :

— J'ai demandé au colonel Buckmaster ce que vous étiez devenu, expliqua-t-il. Il m'a répondu que vous étiez mort. Il a précisé que vous aviez été abattu en service commandé.

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

1. — UN CAS LITIGIEUX

Le 16 juin 1949, j'envoyai un mot au colonel Buckmaster. J'avais découvert son nom pour la première fois dans un entrefilet de journal annonçant que la « George Cross » avait été décernée à mon amie Noor Inayat Khan, alias « Madeleine ». Ayant alors l'intention d'écrire un livre sur elle, je pensais que Buckmaster pourrait me donner quelques détails sur ses missions. Ne connaissant pas son adresse, j'envoyai la lettre aux bons soins du War Office. Quelques jours plus tard, je reçus un appel téléphonique. C'était le colonel Buckmaster. Il m'annonça qu'il partait pour l'étranger, mais qu'il me donnerait l'adresse de Miss Vera Atkins (1) qui pourrait m'en dire autant que lui.

J'écrivais donc à Miss Atkins et allai la voir. Elle tint à m'assurer tout de suite que bien que Noor ait refusé de donner la moindre information pendant ses longs interrogatoires avenue Foch, elle n'avait jamais été torturée. Elle me fournit les adresses de quelques personnes en Angleterre avec lesquelles Noor avait fait son entraînement ainsi que celle d'un Parisien, dont elle parlait comme d' « un patriote français » (je l'ai appelé M.X. dans mon livre).

Elle ajouta :

— Il y a encore une adresse que je peux vous indiquer, c'est celle d'un témoin assez important dans l'histoire de « Madeleine ». Elle hésita, puis reprit en pesant ses mots :

— Ce n'est pas exactement un traître, mais il a voulu jouer au plus fin avec la Gestapo, et comme cela ne réussit jamais, les Allemands ont pu apprendre par lui un certain nombre de choses.

Elle ajouta que c'était un Anglais, mais qu'il n'appartenait plus à la Section.

— Nous n'avons pris aucune sanction contre lui, mais il est allé vivre en France maintenant et ne fait plus partie de notre groupe. Nous avons l'impression qu'il a failli à son devoir. C'est le seul qui l'ait fait. On peut dire qu'il représente un cas litigieux.

Elle m'expliqua que, prisonnier avenue Foch, il avait obtenu une grande liberté d'action. Les Allemands le laissaient circuler à travers la maison. Grâce à lui, « Madeleine » et un autre prisonnier avaient réussi à s'échapper en grimpant sur les toits, mais avaient malheureusement été repris.

Elle ne voyait pas pourquoi, il ne me raconterait pas les péripéties de cette évasion avec les détails dont il se souviendrait.

— Je *pense*, dit-elle encore, qu'il le ferait. Il pourrait vous raconter cette histoire-*là* sans avoir à rougir Mais vous ferez bien de spécifier dès le début que c'est l'histoire de « Madeleine » que vous voulez connaître. Car s'il s'imaginait que c'est sa propre histoire qui vous intéresse, il se tairait. Vous verrez, il est très ombrageux. Dans votre première lettre, spécifiez bien que vous écrivez un livre sur « Madeleine » et que vous désirez le rencontrer parce qu'il l'a connue. Sinon, il sera bien capable de ne pas répondre. Et si vous parvenez à le voir, n'oubliez pas le genre d'homme à qui vous avez à faire. Les gens qui ont agi de cette manière ont une mentalité particulière. Vous vous en apercevrez de suite et vous vous rendrez compte qu'il finit par

(1) Squadron officer, W.A.A.F.

déformer les faits et qu'il a monté une histoire extraordinaire où il se trouve parfaitement justifié, et où la Section a tous les torts.

Miss Atkins poursuivit :

— Vous devez bien comprendre ce complexe d'infériorité. Vous le trouverez sans doute très chatouilleux et il vous faudra beaucoup de tact. Ne croyez surtout pas tout ce qu'il vous dira s'il se met à broder une histoire fantastique.

Parmi les adresses qu'elle voulut bien me donner, il s'en trouvait une dont elle ne se souvenait plus. Elle me dit qu'elle me la donnerait à notre prochaine rencontre.

Tous ces noms s'embrouillèrent dans mon esprit et je finis par croire que l'adresse de cet Anglais étrange était parmi celles qu'elle m'avait données. J'écrivis, ce soir là, ce que j'espérais être une lettre pleine de tact, où je rappelais le tournevis qu'il avait prêté à Madeleine ». Malheureusement, je l'adressai à X., et cette erreur eut des répercussions imprévues.

A ma rencontre suivante avec Miss Atkins, elle me dit :

— Je ne suis pas encore parvenue à trouver l'adresse de Starr, mais je peux vous donner celle de son frère. Vous pourriez lui écrire et la lui demander.

Elle me donna alors l'adresse à Bruxelles du lieutenant-colonel George Starr, D.S.O., M.C., etc., qui était « tout à fait bien », dit-elle. C'était certainement dur pour lui d'avoir un frère en disgrâce. Elle me répéta ses recommandations au sujet de Starr et je réalisai soudain, sans le lui avouer, que j'avais envoyé la lettre « pleine de tact » au « patriote français ».

Ce soir-là, je lui écrivis une seconde lettre pour lui expliquer que j'avais commis une confusion. J'écrivis également au colonel George Starr pour lui demander l'adresse de son frère en lui expliquant pourquoi.

George Starr me répondit en m'envoyant l'adresse. Il était persuadé que son frère serait heureux de m'apporter toute l'aide qu'il pourrait.

J'écrivis alors à John.

Sa réponse vint très vite :

— Je peux vous donner beaucoup de renseignements sur « Madeleine » et notre « séjour » avenue Foch, je le ferai très volontiers ».

Le « patriote français » ne me répondit pas.

★

Je rencontrai John Starr le 14 septembre, chez lui, à Issy-les-Moulineaux.

J'avoue que j'arrivai là en me demandant quel individu j'allais trouver et prête à mener une interview « pleine de tact ». La porte fut ouverte par un homme plutôt petit, de manières douces, qui me fit entrer, me présenta sa femme et me pria de m'asseoir sur le divan. Il s'assit à côté de moi :

— Il faut, dit-il, que je commence par une partie de mon histoire, sinon vous ne comprendriez pas comment celle de votre amie s'y adapte.

Mme Starr nous servit le thé. Elle resta un moment avec nous, et Starr commença son histoire. Il commença par son arrestation à Dijon, suite de son parachutage dans le Jura et poursuivit par son transfert à Fresnes et ensuite avenue Foch.

Ayant dans l'esprit les avertissements de Miss Atkins, j'avoue que lorsqu'il me conta comment il avait copié une grande carte pour les Allemands, je me demandai si ce n'était pas une façon de dire qu'il en avait fabriqué une, ainsi que les documents qu'il disait avoir également copiés.

Ce soir-là, il me donna tous les détais qui figurent au chapitre qui le concerne dans le livre *Madeleine*, et même quelques-uns qui n'y figurent pas, poursuivant son histoire un peu au-delà de cette période. Il m'expliqua dans quel dilemme Kieffer l'avait placé en lui demandant sa parole de ne plus s'évader, et le choix qu'il avait fait :

— Je croyais pouvoir faire parvenir des informations à Londres d'une manière ou d'une autre. Mais cela n'a pas marché.

Il m'avait fourni beaucoup d'éléments pour mon livre, il était normal que je lui en sois reconnaissante. Son histoire avait d'ailleurs un ton de vérité qui me touchait malgré moi, et malgré le conseil que j'avais reçu de ne prendre son récit que sous certaines réserves, j'avais bien l'impression d'entendre une histoire vraie. Je continuais cependant à me méfier me demandant si je ne m'étais pas trompée à la suite d'une interprétation très plausible d'une aventure qui n'était peut-être pas aussi claire qu'elle le semblait.

Lorsqu'il eut fini de parler — la soirée était fort avancée — je lui demandai :

— Puis-je publier tout ceci?

Il eut l'air surpris de la question :

— Oui, dit-il, mais il vaudrait peut-être mieux ne pas dire que les Allemands contrôlaient les postes de radio saisis, et qu'ils accueillaient nos hommes à l'arrivée sur le terrain. Il est fort possible que cela ne plaise pas à Londres.

— Puis-je préciser que vous avez copié une carte et des documents?

— Naturellement. C'est une partie essentielle de l'histoire, n'est-ce pas?

Il m'accompagna jusqu'au métro. Pendant tout le trajet je me demandais ce que je devais penser de lui. Ce que j'avais entendu à Londres à son sujet m'influençait fortement. Et pourtant...

Au moment de nous quitter, il me déclara :

— S'il y a quoi que ce soit d'autre que vous désiriez savoir, écrivez-moi.

Puis il ajouta, et je sentis une légère hésisation :

— Eh bien, rappelez-moi au souvenir de Miss Atkins — si vous croyez que cela lui fasse plaisir.

J'hésitai à mon tour, et lui avouais :
— Je n'en suis pas très sûre.
— Oh! alors, n'y pensez plus.

★

Cette entrevue me laissa perplexe, et même troublée. L'histoire de Starr me passionnait. J'y pensais beaucoup, me demandant s'il n'y avait pas une erreur quelque part.

Lorsque je revis Miss Atkins je ne lui cachai pas que ma première impression avait été plutôt sympathique. Elle en parut contrariée et me demanda ce qu'il avait pu me raconter. Je lui répétai fidèlement toute l'histoire. Mais au lieu de parler du renseignement qu'il voulait faire parvenir à Londres, au sujet des postes de radio que les Allemands utilisaient, je dis simplement qu'il voulait faire parvenir à Londres « des » renseignements « sur des choses qu'il avait apprises. » Bien que novice en ce domaine, je sentais que l'histoire des postes de radio était un terrain dangereux.

— Ah! tout cela est sans doute vrai, me répondit-elle. Il se peut très bien qu'il ait été sincère au début, et je veux bien croire qu'il avait en commençant l'intention de nous faire parvenir des renseignements. Mais, plus tard, après sa tentative d'évasion, lorsqu'il a été repris, il savait qu'il ne pouvait rien nous transmettre. Il n'y avait alors plus de raison pour lui de continuer à profiter des avantages qui n'étaient accordés à aucun autre prisonnier. Il aurait dû le dire, et insister pour être renvoyé en prison et y être traité comme les autres.

Elle le compara, à son grand détriment, à « Madeleine » et Faye, disant qu'ils avaient préféré choisir le chemin qu'ils savaient le plus dur : celui des camps de concentration, plutôt que de promettre de ne pas essayer à nouveau de s'évader.

— Je suis convaincue que Starr n'a pas pu se résigner à être envoyé dans un camp de concentration. Il y a été quand même envoyé, mais il a reculé la date aussi longtemps qu'il a été en son pouvoir, temporisant d'une manière ou d'une autre. Plus tard, il s'est mis dans une situation qui a complètement terni sa réputation. Il n'y avait plus aucune justification possible à certains faits qui se sont passés.

Au bout de quelques instants, elle reprit :

— Il était toujours si sûr de lui-même. Il ne pouvait songer que cela lui arriverait... Je pense qu'il a dû dire du mal de nous?

— Non. Il ne l'a pas fait. Il n'a rien dit de personnel. Il a parlé de fautes qui avaient été commises dans sa section. Mais il en parlait sans rancœur.

Puis m'armant de courage, j'ajoutai :

— Il a dit que les Allemands transmettaient à Londres au moyen de certains postes radio appartenant à nos opérateurs qu'ils avaient capturés.

— Oui, c'est vrai. C'est bien arrivé à certains d'entre eux. Est-ce tout ce qu'il a dit?

— Oui.

Il me semblait qu'elle attendait autre chose, et cela m'intriguait.

Quelque temps après, elle m'informa que le colonel Buckmaster était de retour à Londres. Elle me demanda si je désirais le voir. Je répondit : « Naturellement ». Elle me donna son numéro de téléphone et un rendez-vous fut fixé.

C'est alors que je rencontrai, la seule et unique fois, le colonel Buckmaster. Il me demanda qui j'avais déjà vu pour me renseigner sur « Madeleine », et sur d'autres personnes. Je mentionnai Starr. Comme la question de la bonne foi de Starr me tracassait toujours, je demandai au colonel (j'en rougis encore en y pensant) :

— Que pensez-vous de Starr?

Il répondit avec violence :

— Rien! Après sa capture par la Gestapo, pendant un an, il a fait tout ce que les Alle- ont voulu.

Un peu saisie, je demeurai silencieuse.

Il reprit, un peu plus calmement :

— Enfin, presque tout.

Il demanda ensuite ce que Starr avait dit. Je répétai mon récit, mais cette fois je passai sous silence la question des postes de radio. A un certain moment, il reconnut :

— Pour ce qui est de cela, c'est probablement vrai.

— Starr affirme n'avoir jamais donné aucun renseignement aux Allemands.

— C'est peut-être vrai dans un sens. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il en ait eus à donner.

Il me pria de poursuivre mon récit. Lorsque j'arrivai à l'épisode du tournevis que Starr s'était procuré et qui avait rendu possible l'évasion de l'avenue Foch, je racontai comment il fit parvenir cet outil à « Madeleine » et Faye. Le colonel m'interrompit :

— Mais en ce cas, si c'est lui qui a tout organisé, et qui leur a procuré des outils, on se demande pourquoi il ne s'est pas échappé avec eux.

— Mais c'est ce qu'il a fait!

— Vous n'avez que sa parole pour cela. Hélas, elle ne vaut rien!

Au bout d'un instant, il ajouta : « Je n'ai jamais eu confiance en cet homme, et cela dès le début! »

Je lui demandai alors s'il aimerait lire *Madeleine* lorsque le livre serait terminé, même avant sa parution. Il ne croyait pas que ce fût nécessaire, mais suggéra que je soumette à Starr ce que j'écrivais à son sujet, sinon je risquais qu'il m'attaque en diffamation.

— Je le lui montrerai certainement. Mais je ne vois pas très bien comment il pourrait m'attaquer en diffamation puisque je ne fais que répéter ce qu'il m'a raconté lui-même.

— N'importe. Cela pourrait ne pas lui plaire lorsqu'il le verra en noir sur blanc. Vous feriez mieux de lui en envoyer une copie, vous serez ainsi couverte. Un tel homme, avec un complexe d'infériorité effroyable, n'hésiterait pas à vous poursuivre en diffamation s'il se croyait lésé.

★

En novembre, je fus très étonnée de recevoir enfin une réponse du « patriote français » qui m'invitait à déjeuner. C'était fort ennuyeux car j'étais de retour à Londres, mais comme c'était un témoin important, je me devais d'accepter.

Vilayat Inayat Khan, le frère de « Madeleine », venait d'arriver en Angleterre et me proposa d'habiter pendant mon séjour à Paris dans leur maison de Suresnes, où « Madeleine » et lui avaient grandis. Il me donna un mot pour un médecin et sa femme qui logeaient à l'étage supérieur, en leur demandant de me donner une chambre. J'étais autorisée à fouiller dans ses papiers. Je lui avais demandé à maintes reprises un certain document au sujet de sa sœur. Il ne pouvait le retrouver. Comme il ne savait plus au juste dans quel dossier il se trouvait, il suggérait que je parcoure ces dossiers moi-même.

J'arrivai le soir. Le jeune médecin me fit entrer dans l'appartement, il me montra une chambre — la chambre de Vilayat — parsemée de mouchoirs et de chiffons ensanglantés, Je fus surprise mais je me souvins que Vilayat, lorsque je l'avais vu à Londres, avait un bras en écharpe, suite d'une collision place de la Concorde. Le docteur me montra ensuite la cuisine, « la cuisine de Vilayat » qui était dans un désordre indescriptible — des casseroles et des plats de tous les côtés — et enfin le salon. Il y avait une panne de lumière, et c'est à tâtons, nous éclairant avec une lampe torche que je visitai le « bureau de Vilayat » croulant sous une pile de papiers.

Je décidai d'attendre le jour pour fouiller tous ce fatras.

Mon rendez-vous pour déjeuner avec X, comme je désignerai dorénavant le « patriote français », était à midi. J'arrivai ponctuellement à l'heure et attendis car il était sorti. Lorsqu'il revint, avec sa femme, suivis de peu par une troisième personne qui, je l'appris, était un avocat, on m'offrit des Martinis, les uns après les autres, sans manger, jusqu'à près de deux heures. De temps à autre j'essayais d'aiguiller la conversation sur le sujet de « Madeleine », mais X le repoussait comme si cela avait été presque de mauvais goût.

— Les affaires sérieuses après le déjeuner!

Après toutes ces libations, j'avais un violent mal de tête, et je déclarai que je ne boirais plus rien avant d'avoir déjeuné. Le repas fut servi — très abondant et très soigné, comme on pouvait s'y attendre (1).

Après le repas, qui dura un certain temps, on nous apporta le café et les liqueurs au salon. J'avais une telle migraine, que je ne pris guère part à la conversation. Enfin, je fis de nouveau allusion à mon désir de nous mettre au travail.

X. se leva, fit signe à l'avocat et nous fit pénétrer tous deux dans son bureau. L'atmosphère devint toute différente.

— J'ai déjà fait ma déclaration à la police. Pourquoi êtes-vous venue me voir?

Telle fut l'entrée en matière.

Très surprise, je répondis :

— Je n'aurais pas eu l'idée de demander à la police des renseignements que vous pouviez me donner.

L'avocat intervint d'un ton conciliant :

— Miss Fuller est un écrivain. Ce qu'elle désire, c'est la couleur locale.

Cela rassura un peu mon hôte, mais pas complètement, je le sentais.

Il me demanda :

— Qui pensiez-vous que j'étais lorsque vous m'avez écrit votre première lettre?

Je m'excusai de l'erreur et lui dis que je l'avais confondu avec un homme qui était prisonnier avenue Foch en même temps que « Madeleine ». Il lui avait procuré un tournevis, ce qui leur avait permis de s'évader.

Cette histoire semblait beaucoup l'intéresser. Il me posa d'autres questions sur la personne que j'avais confondue avec lui.

— Je crois que je l'ai vu. Un homme petit, avec une petit moustache et une face lunaire.

— Je crois que cette description n'est pas mauvaise.

— Quel est son nom?

— Starr.

Je compris immédiatement que j'avais commis une erreur en prononçant ce nom. Mais il était trop tard.

— J'ignorais son nom auparavant, dit-il pesamment. Quelle est son adresse?

— Je ne l'ai pas sur moi. (Je la savais mais ne voulais pas la donner.)

— Il était à la solde de la Gestapo.

Cela me porta un coup au cœur, pour des raisons diverses. J'étais tenue à la loyauté envers Starr qui, je le savais, m'avait aidé autant qu'il le pouvait pour *Madeleine*. J'aurais été navrée qu'il ait à subir les conséquences de son obligeance, et je me serais volontiers battue pour avoir laissé échapper son nom.

— Il écrivait des choses sur une carte, dit X. J'ai pu le voir dans un miroir pendant qu'on m'interrogeait.

Lorsqu'enfin, il me parla de ses contacts avec « Madeleine », l'avocat se mit à prendre des notes. Cela me parut étrange. L'histoire de X. était alors pleine de ce que je savais être des témoignages erronés. Au bout d'un moment, je compris qu'il ne s'agissait pas d'erreurs — mais qu'il mentait sciemment. Je me demandai quelles en était les raisons.

Il accusa trois autres personnes de trahison et d'autres choses déplaisantes, cela me parut déraisonnable et irréfléchi.

Je le quittai très secouée et ayant l'impression d'avoir rencontré un homme d'une rare méchanceté.

Avant de me quitter, il m'apprit qu'un Français allait passer en jugement dans dix jours pour avoir donné « Madeleine » à la Gestapo.

(1) J'appris plus tard que X... était un magnat de la finance.

Ce renseignement surprenant fut la seule chose concrète que j'obtins de lui.

Je ne pouvais attendre le jugement, mais dès mon retour à Londres, j'informerais Vilayat afin qu'il puisse y assister.

Il faisait sombre lorsque je revins à la maison de Suresnes, et je dus poursuivre mes recherches du document à la faible lueur d'une lampe qui n'éclairait qu'un petit rond à la fois dans la grande pièce en désordre.

Il n'était pas loin de deux heures du matin lorsque je tombai sur un papier qui n'était pas celui que je cherchais mais un document similaire. Je me mis à le lire avec un intérêt grandissant. Il était d'un certain M. Denis McFarlin qui avait eu l'occasion de parler avec une Allemande à Pforzheim où « Madeleine » avait été envoyée après l'évasion de l'avenue Foch. C'était l'histoire même de l'évasion racontée par « Madeleine » à cette Allemande en 1944. Le récit mentionnait qu'elle s'était échappée par les toits avec deux officiers, qu'ils avaient été pris dans les feux d'un projecteur pendant une alerte. Tout en faisant crédit à Starr, j'avais été ennuyée par l'affirmation de Buckmaster qu'il n'y avait aucune preuve de sa présence avec les deux autres. C'était comme si « Madeleine » avait parlé d'outre-tombe.

Je pensai que Starr n'avait probablement aucune preuve de ses dires. Cette découverte, si mince fût-elle, pourrait servir. Ayant le sentiment que X. complotait quelque chose contre lui, je détachai ce document du dossier et le mis dans mon sac.

Je rentrai en Angleterre le lendemain et écrivis immédiatement à Starr — me demandant si vraiment c'était mon affaire de mettre en garde un homme soupçonné de trahison ou quelque chose d'approchant. Je l'avertissais que j'avais par inadvertance donné son nom à quelqu'un qui, je le craignais, était malintentionné envers lui et aussi que j'avais trouvé un document qui confirmait son récit de la triple évasion. Je me demandais s'il serait blessé que je lui dise ceci, comme s'il avait besoin de preuves; mais sachant qu'il avait eu bien des ennuis à Londres, je pensais qu'il comprendrait. Il me répondit pour me remercier de ma lettre et dire que, si vraie fût-elle, il était heureux que j'aie trouvé confirmation de son histoire.

Le jour suivant je rencontrai Vilayat, je lui fis part de mon entrevue avec X, et lui donnai l'adresse de Starr, en lui faisant promettre de la garder pour lui. Il retourna alors à Paris pour essayer d'apprendre tout ce qu'il pourrait.

A son retour à Londres, la nuit qui suivit le procès, il était furieux, en partie à cause du verdict, en partie à cause de quelque chose qu'il avait appris au sujet de X.

Il avait vu X. peu de temps avant le procès. Après lui avoir dit qu'il faisait enquêter sur Starr, X. se mit à lui raconter une longue histoire, aussi fausse — bien que différente — que celle qu'il m'avait forgée. Elle se terminait par un sous-entendu : « Madeleine » aurait arrangé un rendez-vous entre un ami à lui et la Gestapo à la Porte de Levallois. Lorsque Vilayat demanda le nom de cet ami, X. répondit qu'il ne le savait pas.

— Vous osez me dire que ma sœur a trahi un de vos amis et ensuite affirmer que vous ne savez pas son nom!

X. eut l'air effrayé et murmura :

— Viennot.

— Et son adresse?

De nouveau, X. prétendit qu'il l'ignorait, mais à force d'insistance, il revint sur ce qu'il avait dit, assurant que Viennot n'était pas un ami à lui, mais celui de son avocat.

Vilayat téléphona immédiatement à l'avocat, avant que X. n'ait eu le temps de le faire, et lui demanda l'adresse de Viennot qu'il obtint aussitôt.

Viennot habitait au Quartier Latin, il le reçut très simplement et avec beaucoup de franchise, parce qu'il avait travaillé avec « Madeleine ». Il nia absolument qu'elle l'eût trahi. Tout ce qu'il savait au sujet de la porte de Levallois c'est qu'elle lui avait demandé une fois de le rencontrer à cet endroit et qu'elle n'était pas venue. Il parlait d'elle avec respect et affection. Il conta à Vilayat sa version de l'histoire, une version totalement différente de celle de X. D'après lui, X. aurait été pris par les Allemands et alors qu'il était prisonnier, avait fixé un rendez-vous à « Madeleine » avec la Gestapo avenue Mac-Mahon. Viennot, ayant flairé un danger avait interdit à « Madeleine » de s'y rendre. Il y était venu seul pour voir de quoi il retournait. C'est ainsi qu'il avait eu la chance de passer à travers les mailles du filet, mais à ses yeux expérimentés l'embuscade était transparente. Cela se passait une quinzaine de jours avant l'arrestation de « Madeleine » qui avait été provoquée par une dénonciation.

J'étais fort surprise que X. ait été assez sot pour donner à Vilayat le nom d'un témoin si important, mais je savais que Vilayat pouvait avoir l'air terrible lorsqu'il était en colère — ses sombres yeux d'Hindou y contribuaient. X. avait dû être terrorisé au point de perdre ses esprits.

La veille du verdict, Vilayat avait vu Starr qui l'avait reçu très gentiment et lui avait raconté tout ce dont il pouvait se souvenir au sujet de sa sœur.

Ce qui importait à Vilayat c'était d'avoir la certitude que sa sœur n'avait pas été torturée avenue Foch. Au tribunal, le lendemain, il avait été surpris de voir que X. était le seul témoin à décharge. La femme que l'on jugeait et que Vilayat voyait pour la première fois, était accusée d'avoir « vendu » « Madeleine » au Sicherheits Dienst pour 100.000 francs. Vilayat avait déposé pour l'accusation, mais Ernest avait été le vrai témoin d'importance pour le ministère public. C'était la première fois que Vilayat le voyait. Il était à l'époque encore prisonnier des Français. Ernest expliqua à la Cour comment il avait arrêté « Madeleine ».

Tout cela avait été fort pénible pour Vilayat qui ne connaissait pas ces détails.

Pendant l'audience, Starr avait fait son apparition dans la salle et s'approchant de Vilayat lui avait dit :

— Je m'excuse de vous déranger en ce moment, mais je voudrais vous demander quelque chose. Je viens d'être inculpé d'« intelligence avec l'ennemi ».

Vilayat le suivit dans la salle des Pas-Perdus où le capitaine Mercier, un officier français, attendait. Mercier expliqua qu'il avait demandé à Starr s'il pouvait fournir une preuve de son évasion de l'avenue Foch. Starr lui avait alors montré ma lettre en mentionnant la découverte du document dans les dossiers de Vilayat. Comme j'avais emporté ce document en Angleterre, Mercier voulait savoir si Vilayat s'en souvenait et s'il voulait signer l'attestation indiquant qu'il en était possesseur. Vilayat accepta, bien que ses souvenirs sur ce papier fussent assez vagues. (Quand je lui montrai cette lettre à son retour, il poussa un soupir de soulagement.)

Après sa conversation avec Mercier, Vilayat était revenu dans la salle d'audience. L'avocat de la défense avait alors produit une lettre adressée en 1945 par le colonel Buckmaster à l'inculpée. Il la remerciait pour ses bons services et l'aide qu'elle avait apportée aux membres de son organisation. Cela avait semblé le comble à Vilayat.

— Qui allez-vous croire, s'était écrié l'avocat, cet homme de la Gestapo ou le colonel anglais Buckmaster?

La femme fut acquitée par un jury de juges militaires, à cinq voix contre quatre. Lorsque ce fut terminé, Vilayat demanda l'autorisation de parler à Ernest, mais elle lui fut refusée.

Encore bouleversé et fort en colère, il suggéra que nous rencontrions Miss Atkins. Il était environ neuf heures du soir. J'appelai Miss Atkins au téléphone, elle était chez elle et nous dit que nous pouvions venir tout de suite.

Une fois chez elle, Vilayat recommença tout son récit. Il fit remarquer très amèrement que ce n'était pas seulement sa sœur qui avait perdu la vie par la dénonciation de cette femme :

— Vous savez naturellement que son poste de radio a été utilisé pendant des mois par les Allemands.

Miss Atkins fit un signe d'acquiescement presque imperceptible.

Nous discutâmes fort tard. Des détails importants et étranges furent mis à jour sur le cas qui venait d'être jugé (1). Miss Atkins nous parla à un certain moment de Kieffer qu'elle avait rencontré en janvier 1947, l'année de son jugement. Ce qui me frappa, ce fut sa remarque qu'à cette époque il n'y avait pas de charges contre lui, l'affaire des Kommandos de Normandie fusillés n'ayant pas encore surgi.

— Si cette histoire n'était pas sortie, il serait encore vivant aujourd'hui, dit-elle. On n'avait aucune autre charge contre lui.

D'après elle, Goetz, qu'elle avait eu l'occasion de voir, n'était pas du tout l'homme typique de la Gestapo tel qu'on se le représente, mais quelqu'un de bien supérieur. Elle pensait qu'il devait en être de même d'Ernest qu'elle ne connaissait pas, et que ces deux-là étaient les deux meilleurs cerveaux de l'avenue Foch.

Vilayat, qui était encore indigné, raconta alors l'anecdote de l'avenue Mac Mahon et de X., mais Miss Atkins ne fit aucune observation. Plus tard, elle parla avec sympathie de X., remarquant que si ses déclarations n'étaient pas toujours exactes, c'était sans doute parce que sa mémoire avait des défaillances. Sa générosité envers X, me surprit; elle contrastait avec son attitude vis-à-vis de Starr.

Nous eûmes l'occasion de parler de Starr à nouveau dans la soirée et je fis observer que si l'on pouvait retrouver les messages qu'il avait enterrés dans les pots de fleurs, avenue Foch, cela l'aiderait à se justifier. La figure de Miss Atkins s'allongea un peu, puis elle dit :

— Ces messages, c'est à lui d'aller les chercher. Mais il ferait bien de prendre des témoins, sinon on croira qu'il vient de les enterrer!

Je lui fis part de mon intention d'écrire à Starr pour lui suggérer d'aller avenue Foch avec des témoins, par exemple le capitaine Mercier et moi-même, afin d'essayer de trouver les pots de fleurs. Si les messages n'étaient pas tombés en poussière, ce serait un témoignage irréfutable de sa tentative d'évasion.

Elle rétorqua sèchement :

— Cela n'a pas besoin d'être prouvé. Nous savons que c'est vrai. Nous l'avons toujours su.

Je fus très contente de l'entendre, mais fort surprise car le colonel Buckmaster m'avait affirmé le contraire.

Elle voulut bien reconnaître :

— Si cette évasion avait réussi et si Starr avait pu rapporter à Londres tous les renseignements qu'il avait recueillis au Q.G. de la Gestapo, il aurait été un des grands héros de la guerre. On aurait sans doute écrit un livre sur lui! Mais cela ne s'est pas passé ainsi. Une fois repris, il n'a pu supporter l'idée d'être envoyé dans un camp de concentration comme les autres prisonniers. Il ne voulait pas abandonner les avantages qu'il avait obtenus avenue Foch. Après avoir donné sa parole d'honneur de ne pas s'échapper à nouveau, il n'y avait plus de justification à son attitude. Au lieu de dire franchement : « Bon! j'ai fait une tentative, mais le jeu est fini! » et d'*insister* pour être traité comme un détenu ordinaire, il a accepté de se trouver dans une situation indéfendable. Il devait bien savoir qu'il constituait un spectacle démoralisant pour tous les autres prisonniers que l'on amenait avenue Foch. Il ne pouvait pas *croire* que c'était quelque chose d'admissible. Nous considérons qu'il a complètement entâché sa réputation.

(1) Après mûre réflexion, j'ai estimé que la discussion des faits très singuliers qui se rapportent à ce cas (dont je devais apprendre davantage par la suite) nous éloignerait trop du but et n'était pas utile à ce récit.

2. — LE TRIBUNAL MILITAIRE

A la suite de tout ceci, il y eut un échange de correspondance entre Starr et moi, en particulier au sujet du texte du chapitre de *Madeleine*, sur l'avenue Foch que je lui avais communiqué. Le 30 décembre, je retournai à Paris pour faire d'autres recherches pour mon livre. Le réveillon de Nouvel An est une grande fête pour les Français et j'eus du mal à trouver un hôtel. Pour finir, en désespoir de cause, je téléphonai à Starr et lui demandai son aide. Il proposa de me retenir une chambre dans un petit hôtel près de chez lui. Il viendrait me chercher et m'y conduirait. Il faisait très froid et je fus contente lorsque sa voiture s'arrêta près de moi.

— Vilayat me dit que vous avez des ennuis, lui dis-je en montant dans la voiture.

Il n'avait pas fait allusion à l'enquête dans sa correspondance.

— A quel sujet? me demanda-t-il.

— Avec le tribunal militaire français.

— Oh! ça!

— Que va-t-il se passer? Devrez-vous comparaître devant une cour martiale?

— Je ne sais pas. Cela dépend de mes réponses au capitaine Mercier.

— Peut-on faire passer un officier britannique devant une cour martiale française?

— Oui.

— Avez-vous déjà été inculpé auparavant?

— Non.

— Vous n'avez jamais été inquiété à Londres?

— Non.

— C'est extraordinaire!

Je réalisai dans le silence qui suivit que ma phrase avait dû paraître étrange. Essayant de me repêcher, j'ajoutai :

— Ce n'est pas que je pense que vous auriez dû l'être. Je veux seulement dire que si l'on considère la façon dont on parle de vous à Londres, il est extraordinaire qu'on ne vous ait pas encore inculpé.

Cela parut l'intéresser, quoiqu'il ne demandât pas immédiatement de détails.

— Personne ne m'a jamais rien dit officiellement à Londres, se borna-t-il à observer, bien que, par bribes et d'une façon détournée, j'aie soupçonné que les gens devaient parler de moi d'une drôle de manière.

— Je ne puis le comprendre, dis-je, je ne le comprends pas du tout. J'ai le sentiment que vous avez été jugé à tort et sans que vous ayez été entendu.

— Exactement. S'ils pensent que j'ai mal agi pourquoi ne me l'ont-ils pas dit? D'après ce que vous me dites, ils doivent me considérer comme... un traître. (Il avait eu une légère hésitation, comme si c'était la première fois qu'il prononçait le mot.) Dans ce cas-là, ils auraient dû me juger. J'aurais de beaucoup préféré une cour martiale à cette sorte de malentendu.

— Peut-être n'étaient-ils pas sûrs. Pas assez sûrs toutefois pour pouvoir accuser.

Il éclata :

— Lorsqu'on *suppose* qu'un homme est un traître, mais que l'on n'en est *pas sûr*, on se renseigne. Pourquoi ne m'ont-ils pas questionné lorsque j'étais à Guildford ou à Londres? Ils auraient pu m'interroger sur tous les points qui ne leur semblaient pas clairs. Ici, un gendarme est venu à ma porte, a sonné, m'a mis une enveloppe dans la main; dans cette enveloppe il y avait un papier qui disait : « *Vous êtes accusé d'intelligence avec l'ennemi.* » J'aime beaucoup mieux cela. Je sais exactement où j'en suis.

Il se mit à me parler de la procédure, et son sens de l'humour se fit jour à mesure qu'il s'échauffait au récit. Pour commencer, lorsqu'il s'était présenté au Tribunal, comme il en avait reçu l'ordre, Mercier s'était adressé à lui en disant :

— Monsieur Starr.

Il avait répondu :

— Capitaine Starr, capitaine Mercier!

— Mais n'était-ce pas un grade de temps de guerre? demandai-je.

— Non. C'est un grade honorifique qui m'a été conféré à vie lorsque j'ai été réformé après la guerre. Seul le roi peut me le retirer. Je pourrais continuer à me faire appeler capitaine Starr si je le voulais, bien que ce ne soit pas le cas.

Après quoi, il avait sorti un paquet de cigarettes et en avait offert une à Mercier qui avait refusé en disant :

— Vous êtes ici pour répondre à une accusation.

Mercier lui avait ensuite précisé qu'il avait

droit de prendre un avocat avant de répondre aux questions.

Starr avait répliqué qu'il n'en voyait pas la nécessité.

— Mais c'est votre droit. Vous pouvez vous en aller maintenant, consulter votre avocat et revenir lorsqu'il vous aura conseillé sur la meilleure façon de présenter votre cas.

— Je n'ai besoin d'aucun conseil de ce genre. Mon histoire est bien simple et je suis prêt à répondre immédiatement aux questions que vous avez le droit de me poser.

Mercier s'était alors un peu dégelé :

— Très bien, si c'est là votre désir. Vous feriez mieux de commencer depuis le commencement. Prenez votre temps et n'oubliez rien.

C'est ce qu'il avait fait. L'atmosphère avait totalement changé à la fin de l'entretien.

— Et maintenant, que va-t-il se passer? demandai-je.

— Je ne sais pas. Mercier a dit qu'il devait vérifier tous mes dires, et je suppose que cela va prendre du temps.

A la suite de cette entrevue, Mercier avait déjà vu Commert, un des compagnons de cellule de Starr à Fresnes. Il avait téléphoné que Commert confirmait le récit des conversations qu'ils avaient eues ensemble lorsque Starr se demandait s'il devait accepter de faire des copies avenue Foch. Starr trouvait que Mercier avait été chic de lui téléphoner.

Mais au cours de son entretien avec Mercier, Starr avait déclaré qu'il avait été trahi par un certain « Martin » et que « Henri » lui avait annoncé après la guerre la mort de « Martin ». Mercier voulait demander des renseignements à « Henri » : il désirait retrouver « Martin » et constater si celui-ci était mort. Il aurait voulu d'abord que Starr lui indique le vrai nom d' « Henri ». Starr n'était pas sûr qu'il soit très régulier de fournir ce nom et aurait souhaité que Londres lui en donne l'autorisation.

En quittant Mercier, il s'était rendu au Consulat britannique, avait expliqué le cas et demandé que la question soit transmise à Londres. On l'avait prié de revenir quelques jours plus tard pour la réponse. Lorsqu'il revint, elle était parvenue : « Quittez le pays immédiatement. » Mais pas un mot au sujet d' « Henri ».

Il me fallut quelque temps pour saisir toute la portée de cet ordre. Lorsqu'enfin je compris, je fus choquée et révoltée.

— Si je quittais le pays maintenant, avec ce jugement en instance, je ne pourrais plus jamais lever la tête ni ici ni nulle part ailleurs dans le monde, me dit Starr. Ce n'est pas *pour moi* qu'ils ont envoyé ce message. Lorsqu'une enquête est ouverte, personne ne sait où elle peut mener. Or des fautes ont été commises dans la section et Londres a peur qu'elles ne soient exposées devant un tribunal, si je devais les révéler pour ma défense.

Après un silence, il reprit avec une sorte de soupir, mais d'un air déterminé :

— Cela signifie tout simplement qu'il faudra que je me débrouille tout seul, en disant aussi peu que je pourrai.

Peut-être parce que je suis fille de militaire, je fus profondément irritée par le conseil qu'on lui avait donné — s'enfuir alors qu'il était inculpé. Ceci fit beaucoup plus que tout autre chose pour changer mes sentiments envers Londres.

— Qu'est-ce qu'un homme? dit-il un peu tristement. Dans une aventure pareille, un homme compte bien peu.

Je me souvins alors que je devais lui faire une confession :

— Je crains bien d'avoir tout déclenché.

Et je lui avouai comment j'avais donné son nom à cet X..., qui, évidemment, avait demandé au tribunal d'ouvrir une enquête à son sujet.

— Je le regrette infiniment.

— Ce n'est rien du tout, Miss Fuller, dit-il d'une voix empreinte de vraie gentillesse. C'est peut-être mieux ainsi, en fin de compte.

Il me sembla que seul un homme bon pouvait s'exprimer de la sorte.

Nous étions parvenus à l'hôtel où il m'avait réservé une chambre.

— Est-ce trop tard pour que vous veniez chez nous travailler ce soir? me demanda-t-il. Michelle nous ferait du thé et préparerait quelque chose à manger. Nous pourrions parcourir vos épreuves et je vous dessinerais ces toits.

Je portai ma valise dans ma chambre et le rejoignis dans la voiture.

— Que pensez-vous personnellement? me demanda-t-il. Dites-le-moi franchement. Croyez-vous que je sois un traître?

— Non!

Michelle nous reçut avec le sourire et nous apporta du thé et des sandwiches. Starr était allé chercher les épreuves des chapitres que je lui avais envoyées du livre *Madeleine* sur l'avenue Foch et les parcourut avec moi, corrigeant quelques erreurs. Puis il dessina, de tête, un plan et quelques croquis des toits du 84 et des maisons voisines.

Nous décidâmes que le mardi suivant, lorsque nous nous rendrions chez Mercier à qui je voulais remettre l'original de la lettre prise dans les dossiers de Vilayat, nous lui demanderions de nous accompagner avenue Foch. Nous irions avec lui sur les toits. Mais Starr n'avait pas beaucoup d'espoir de retrouver les notes qu'il avait enterrées dans les pots de fleurs sept ans plus tôt.

— Elles étaient sur du papier pelure, dit-il. Ce papier aura pourri depuis longtemps. Je les mentionnais dans mon rapport et la French Section aurait dû venir les chercher.

L'essentiel, d'après lui, était de prouver que les toits étaient bien tels qu'il les avaient dessinés.

— A propos de cet X... qui voulait trouver des charges contre moi, reprit-il, que vous a-t-il dit exactement?

— Que vous étiez payé par la Gestapo.

— Dans ce cas, ils *devaient* faire une enquête, dit-il tranquillement.

Je compris qu'il était content de voir que

les militaires français ne perdaient pas leur temps à enquêter sans motifs. De le voir réagir de cette sorte me prouvait combien il aimait la France.

— Si c'est ce qu'on leur a dit, il était de leur devoir d'enquêter.

— X..., prétend que pendant son interrogatoire, il pouvait vous voir réflété dans la glace derrière la tête du policier. Vous dessiniez des choses sur une carte.

— Il pouvait, en effet, me voir dessiner sur la carte, mais seulement s'il était dans la pièce où je travaillais, la salle de garde, où les prisonniers étaient souvent conduits pour attendre leur tour, il lui était impossible de me voir dans le miroir derrière la tête d'Ernest — il y avait effectivement une glace — car, le bureau d'Ernest et la salle de garde étaient mitoyens et un mur les séparait. Il faut croire que la glace faisait mieux dans le tableau!

Je me demandais si je devais lui dire tout ce que je savais sur X..., mais décidai d'attendre d'avoir vu Viennot qui me confirmerait de vive voix l'incident de l'avenue Mac-Mahon.

Starr demanda encore :

— Avez-vous parlé de moi au colonel Buckmaster?

— Oui.

— Que vous a-t-il dit?

— Qu'après votre capture par la Gestapo vous avez fait, pendant un an, tout ou à peu près tout ce qu'ils vous ont demandé.

La réaction ne fut pas aussi violente que je l'attendais. Il me regarda bien en face, pendant quelques instants, avec des yeux très grands ouverts, sans un mot. Puis :

— Je m'y attendais un peu. J'avais le sentiment qu'il disait quelque chose de ce genre à mon sujet, mais je n'en étais pas sûr.

J'avais appris qu'avec Starr l'explosion venait toujours un peu à retardement. Nous avions continué à parler lorsque tout à coup il reprit, très ému :

— Je n'ai jamais rien fait pour eux!

Il se leva pour aller chercher Michelle qui était dans une pièce voisine.

— Miss Fuller, lui annonça-t-il, vient de me révéler ce que Buckmaster lui a dit : qu'après ma capture, j'ai fait pendant un an tout ce que les Allemands ont voulu.

Michelle fut naturellement très affectée. Starr ajouta :

— Si vraiment c'était son opinion, il aurait dû me faire inculper. C'était son devoir.

Tandis que nous discutions sur ce nouvel aspect de la situation, il reprit :

— Franchement! Un authentique colonel croit qu'un des hommes qu'il a envoyé en mission est devenu un traître et a travaillé pour les Allemands pendant un an, et que fait-il? Il l'invite à prendre le thé chez lui avec sa femme, converse amicalement, lui demande ce qu'il compte faire maintenant que la guerre est finie, lui serre la main et lui dit au revoir. Est-ce que cela tient debout?

Ce qui me frappa ce soir-là, ce fut sa franchise totale pendant nos discussions. Il prenait ombrage de rien. Je découvris que pouvais dire ou demander tout ce qui venait à l'esprit sans le vexer. On ne pouv trouver un interlocuteur plus accommodant. ne se révoltait jamais à aucune des insinu tions. Il n'y avait pas trace chez lui de la s ceptibilité qu'on m'avait annoncée à Londr il en était aussi dépourvu qu'un être huma au monde pouvait l'être. Il était raisonnab et modéré dans ses paroles, ne s'énervait p Je sentais qu'aucun homme n'aurait pu mie agir dans une situation aussi douloureu Bref, j'étais fortement impressionnée. Po moi, son caractère était empreint d'honnêt et de correction.

— Si c'est vraiment ce qu'ils pensent, n'aurais pas dû l'apprendre par quelqu'u d'étranger au service. Ils auraient dû me p ler franchement. Voilà ce que je leur reproc

Nous discutâmes fort tard. Michelle vouh qu'il agisse. C'était une personne calme, m je sentais chez elle un feu latent.

— Je ne puis rien faire, dit Starr, tout moins dans la situation actuelle.

— Mais pour les enfants...

— S'ils ne connaissent pas leur propre pè alors c'est une triste perspective.

Elle avait l'air très affectée, et Starr pro de réfléchir.

Il m'accompagna. Tandis que nous nous i tallions dans la voiture, je suggérai que serait peut-être une bonne idée s'il allait v Miss Atkins : « Lorsque l'affaire sera t minée, naturellement. »

L'idée ne lui souriait pas, mais il finit p céder :

— Oui, en y réfléchissant, je crois que j merais la voir un jour. Certainement, M Atkins ne comprend pas comment les cho se passaient là-bas. Si je lui parlais, je le ferais comprendre. J'y penserai.

Il se mit alors à me parler du dîner au r taurant avec les hommes de Kieffer et de sortie avec eux pour « trouver un terrain po l'atterrissage du Hudson ».

Il ne m'en avait pas encore parlé. J'en r sentis comme un choc au creux de l'estom Tout cela me paraissait tellement plus gra que les copies faites avenue Foch. Au prem abord, je ne saisis pas son point de vue et qui me frappa fut qu'il était sorti avec gens de la Gestapo et qu'il les avait guidés

Rassemblant mes esprits, je lui demandai recommencer son récit, car je n'avais pas t compris. Il le fit, et cette fois, son but — choix de ce terrain impossible qui dev avertir Londres — m'apparut clairement.

— Mais c'était naviguer dangereusem près du vent, dis-je. N'aviez-vous pas p d'*avoir l'air* d'être avec eux, et ne pens vous pas que vous auriez à vous justifier rentrant en Angleterre?

— Non. Je n'ai jamais cru que les mi douteraient de moi. Voilà la simple vérit

— Eh bien! me demanda-t-il pour la

onde fois ce soir-là. Qu'en pensez-vous? Me renez-vous pour un traître?

— Non! lui répondis-je. Je ne crois pas que ous soyez un traître.

Il me quitta à la porte de mon hôtel, et je entrai dans ma chambre. La tête me tournait e tout ce que j'avais appris. J'avais été forement émotionnée en voyant la situation telle u'elle se présentait. Si je devais commettre ne erreur, en me laissant mener par un omme contre qui le War Office lui-même n'avait mise en garde, je serais sans excuse. Je me sentais très seule. Tous ces événements tourbillonnaient encore dans mon esprit, je me couchai et passai une nuit blanche. Cette affaire devait par la suite m'en valoir bien d'autres.

★

Le jour ne m'apporta pas la solution de ce problème extrêmement troublant. Lorsque je me trouvais avec Starr, j'étais convaincue de sa loyauté. Je n'éprouvais jamais de difficulté à lui parler contrairement à ce qui m'arrivait devant un interlocuteur qui manquait de franchise. J'ai, en général confiance en mon instinct pour juger les gens. Mais avec ces soupçons de trahison, je ne me croyais guère le droit d'accorder ma confiance sur une impression purement personnelle. Miss Atkins et Buckmaster représentaient le War Office, et je ne pouvais négliger ce qu'ils m'avaient dit.

Pourtant, je croyais de plus en plus que Starr avait raison et qu'ils avaient tort. Cet ordre de : « Quittez le pays immédiatement » ne me plaisait pas du tout. Pourquoi voulaient-ils qu'il sacrifie son honneur, lui, un officier anglais? N'était-ce pas parce qu'ils craignaient de lui voir révéler aux Français les fautes commises par Londres! Si réellement on doutait de sa loyauté, pourquoi n'avoir pas ouvert une enquête en Angleterre? Cette enquête aurait rendu toute l'affaire publique. Pourquoi avoir voulu l'étouffer?

Il n'y avait personne de « notre » côté avec qui j'aurais pu discuter la question efficacement; je ne pouvais me fier qu'à mon propre jugment. J'avais l'impression d'être tombée sur une affaire grave, et si c'était vrai, elle ne pouvait être dénouée convenablement qu'à un échelon supérieur.

Je passai les trois jours suivants à rencontrer des gens mêlés à l'histoire de « Madeleine ». — Viennot était du nombre. J'appris qu'il avait organisé un groupe autonome de Résistance et qu'il n'était en contact avec la « French Section » que par intermittence. Il me parla encore du rendez-vous que X... avait fixé à « Madeleine » avenue Mac-Mahon. Les détails sont ceux que l'on trouve dans mon livre. La question se posait de savoir comment j'allais raconter l'incident. Devais-je mentionner le vrai nom de X...?

— Si c'était moi, dit Mme Viennot, je le ferais.

— Cela équivaut à une dénonciation, dis-je, et je demandai à Viennot ce qu'il en pensait.

Il répondit qu'il était tout disposé à témoigner, soit devant un tribunal, soit au War Office, mais que, à moins d'être interrogé, il ne croyait pas que ce fût à lui de faire le premier pas. L'idée d'une dénonciation avait toujours quelque chose de déplaisant.

— Ce n'est pas ce qu'il en pense, *lui*, dis-je. Et je lui appris que X... avait provoqué une enquête sur quelqu'un que je connaissais.

Viennot eut l'air très affecté. Se tournant vers sa femme, il s'écria :

— Qu'est-ce que tu en penses? X... est allé dénoncer quelqu'un!

Je suggérai que aussitôt le récit rédigé, nous devrions en envoyer une copie à X..., en lui demandant s'il voyait des objections à sa publication. Mme Viennot bondit sur cette idée, et pour finir, je proposai que Viennot et moi allions trouver X... et le confrontions avec les faits. Viennot accepta aussitôt. Il n'avait pas vu X... depuis l'incident de l'avenue Mac-Mahon, mais il ferait tout son possible pour organiser une entrevue. Il ne semblait pas lui garder rancune et avait même l'air de trouver presque normal qu'un homme arrêté « donne » ses camarades.

— C'était bête de sa part de vouloir prétendre qu'il ne l'avait pas fait, dit Mme Viennot. Personne ne lui en aurait voulu pour cela!

Notre conversation dura environ quatre heures. Bien que n'étant pas un « dur » lui-même, Viennot avait été chef d'un réseau dont le noyau était essentiellement composé de mauvais garçons — voleurs de bijoux et de fourrures, trafiquants de marché noir, etc., presque tous habitués au maniement du revolver et de la matraque dans la vie civile.

Il me raconta les histoires les plus extraordinaires, parlant avec un parfait naturel de faits simplement amusants, de déjeuners qu'il avait faits quatre ou cinq fois par semaine avec des officiers allemands, en 1943. Parmi ces officiers certains étaient de l'avenue Foch. Parfois même il leur procurait des amies (des prostituées qu'il avait dressées à jouer les femmes du monde et qui espionnaient pour lui).

Lorsque je lui demandai si cela l'ennuierait que je raconte tout cela dans *Madeleine*, il répondit :

— Bien sûr que non. Tout ce que vous voudrez. Cela m'est tout à fait égal!

Il avait passé une fois un week-end dans une maison de campagne pour chasser avec Kieffer. Il ne semblait pas non plus garder rancune à Kieffer et disait de lui qu'il n'était « pas désagréable ». Pourtant il avait été durement battu par le Sicherheits Dienst (pas à l'avenue Foch cependant) lorsque ses activités clandestines avaient été découvertes. A la suite de quoi, il avait fait un long séjour à Mauthausen.

Tandis qu'il racontait son histoire, faisant ressortir ici où là la faiblesse humaine, le vice ou la trahison, je comprenais qu'il avait fréquenté un monde où la morale était à la fois plus compliquée et plus ingénieuse, et qu'elle

laissait plus d'initiative à la conscience individuelle que dans une société aux lois normalement délimitées. Lorsque je quittai Viennot, le petit bluff de Starr me paraissait aussi inoccent que celui d'un enfant.

Le lendemain étant le jour où nous devions voir Mercier, je me trouvai à neuf heures dans l'ascenseur de Starr. Celui-ci m'ouvrit la porte et aussitôt je m'écriai :

— Quelqu'un que j'ai rencontré hier m'a appris que votre dénonciateur avait donné un rendez-vous à « Madeleine » avec la Gestapo environ quinze jours avant son arrestation.

La réaction, cette fois, fut instantanée. Les yeux de Starr s'écarquillèrent, puis il bondit à la cuisine pour en ramener Michelle afin qu'elle écoute avec lui mon histoire.

Il jubilait. S'adressant à Michelle :

— C'est bien ce que je disais l'autre soir. Je suis sûr que ce sont les hommes qui ont quelque chose à se reprocher qui ont dit du mal de moi — c'est la même chose ici ou à Londres. Si une enquête était ouverte *sur ces gens-là*, on tiendrait les vrais traîtres!

Je lui demandai s'il connaissait le nom de l'homme qui le faisait poursuivre. Il secoua la tête.

— Il me semble que vous avez le droit de le savoir. Voulez-vous que je vous le dise?

— Seulement si vous en avez envie. Cela n'a pas grande importance.

— Je vais vous le dire quand même.

— Je ne le connais pas, dit-il quand je le lui eus révélé. Tout au moins, je n'aurai pas causé de tort à *celui-là*.

Il ne montrait aucun signe de rancune, qui pourtant aurait été excusable.

— C'est une situation vraiment pleine d'ironie, dis-je. C'est cet homme-là qui devrait être dénoncé. Mais je suppose que nous ne sommes pas de ceux qui agissent ainsi?

Il soupira :

— Partons, dit-il.

Après avoir téléphoné à Mercier qui nous donna rendez-vous à midi, il me conduisit 84, avenue Foch pour voir le concierge et s'assurer qu'il nous serait possible d'entrer lorsque nous viendrions avec Mercier.

Comme il était bien trop tôt pour notre rendez-vous au Tribunal, nous nous arrêtâmes aux Champs-Elysées pour boire un café.

— C'est compréhensible, dit-il. Un homme qui a fait quelque chose de mal, essaiera, à son retour, de rejeter la faute sur un autre.

Et il me raconta, sans citer de noms, quelques histoires dont il avait été témoin avenue Foch.

De retour à la voiture, comme il était encore trop tôt pour le rendez-vous, nous roulâmes un peu puis Starr s'arrêta quai Saint-Bernard. Il me parla de deux autres voyages qu'il avait fait avec les Allemands pour chercher des ponts et autres ouvrages, puis de son trajet avec Placke le jour où celui-ci avait menti à son chef.

— D'après les conversations que vous avez eues à Londres, est-ce qu'ils croient que les Allemands ont pu être renseignés par moi? me demanda-t-il avec gravité.

— Je le pense, répondis-je. Le soir de notre première rencontre, Miss Atkins m'a dit que vous aviez essayé de jouer au plus fin avec la Gestapo et qu'il en était résulté que les Allemands avaient appris des choses par vous.

— Je le regrette, dit-il. Il garda le silence quelques instants. S'il en est ainsi, je le regrette. Cela a été involontaire. Je n'ai pas la prétention d'être un génie. Lorsqu'on est interrogé constamment pendant une longue période de temps, et qu'on doit se rappeler tout ce que l'on a pû dire précédemment, on ne peut que faire de son mieux. Je crois que personne ne peut jurer n'avoir jamais laissé glisser un renseignement. Mais honnêtement, je ne saurais dire ce que cela a bien pu être. J'ai retourné tous les événements dans mon esprit depuis notre rencontre, et je ne vois pas ce que j'aurais bien pu avouer. Miss Atkins vous l'a-t-elle dit?

— Non.

— Vous a-t-elle dit au moins où cela se passait? Etait-ce durant les interrogatoires à Dijon ou avenue Foch?

— Avenue Foch, je crois, puisqu'elle a fait une allusion au jeu que vous jouiez.

— J'aimerais bien que vous lui demandiez de quoi il s'agissait. Je serais très heureux de le savoir, dit-il simplement.

— Je lui demanderai.

Au bout d'un instant, j'ajoutai que ce qu'elle lui reprochait était surtout son attitude après qu'il eut donné sa parole d'honneur, et l'effet que cela produisait

— Selon elle vous offriez un spectacle démoralisant.

— Qu'est-ce qui était le plus démoralisant de me voir là assis, ou de savoir que les Allemands utilisaient nos postes de radio contre Londres et venaient attendre nos hommes sur le terrain?

Il remit le moteur en route.

— Vous ne pouvez pas faire une omelette sans casser quelques œufs, dit-il tandis que nous passions le pont. Le malheur dans mon cas est que l'omelette a raté.

Nous étions sur l'autre rive maintenant et traversions un quartier que je ne connaissais pas.

— Nous sommes presque arrivés au tribunal, dit-il.

Cela me fit une drôle d'impression.

— Mercier est mon juge d'instruction, m'expliqua Starr. C'est lui qui enquête sur mon cas. S'il s'estime satisfait, il me donne un non-lieu et tout est fini. S'il n'est *pas* satisfait, il m'envoit devant la cour martiale.

Nous étions devant une grande caserne. On nous fit traverser une cour. Au bas d'un escalier un soldat assis à une table nous indiqua notre chemin.

Nous entrâmes dans la pièce. Un militaire français, grand, blond, très distingué, se leva

arr me le présenta, c'était le capitaine Mer-er (1).

Je tirai immédiatement la lettre de mon sac.

— Vous savez de quoi il s'agit? demanda-t-il excellent anglais. Le capitaine Starr, pri-nnier, a été gardé au 84 de l'avenue Foch ns des circonstances plutôt irrégulières. C'est raison de l'enquête que nous menons et j'es-ère qu'il pourra nous satisfaire.

Il prit la lettre, la lut, puis la remit à son effier, un sous-officier assis devant une ma-hine à écrire. Il me demanda :

— Voulez-vous me la laisser pour que je la sse copier? Je vous la rendrai un peu plus rd.

Starr lui expliqua que nous avions pensé le nduire avenue Foch et de là sur les toits u 84.

— Très volontiers, dit-il. Je serai très heu-eux de venir.

Nous passâmes quelques instants à bavarder. était poli, courtois, et certainement pas hos-le. Comme il était trop tard pour aller ave-ue Foch avant déjeuner, nous décidâmes de evenir vers deux heures.

Starr était très heureux de la tournure des vénements. Il avait l'espoir de voir toute l'af-aire enfin éclaircie.

— Cela a été affreux pour Michelle, me dit-l. Au bout d'un instant, il ajouta :

— Je le regrette aussi pour mon frère. Les ens lui ont rapporté des choses entendues ail-eurs et ce n'était pas très drôle pour lui. Nous n'en avons pas beaucoup parlé ensemble, mais l m'a dit une fois que si je voulais lui en par-er, il en serait heureux, afin de savoir au oins quoi répondre aux gens.

Puis, faisant allusion aux conversations de ondres :

— Je ne peux pas dire qu'ils m'aient fait ort. Michelle a confiance en moi. Cela ne m'a as nui auprès des gens avec qui je travaille, ni auprès d'aucune personne dont j'estime l'opinion. Par conséquent, on pourrait dire que cela n'a aucune importance! C'est seule-ment agaçant. Lorsque j'y réfléchis...

Après le déjeuner, nous retournâmes au tri-bunal pour prendre le capitaine Mercier et son greffier. Mercier pria Starr de nous faire passer par un chemin intéressant. Au passage, il fit arrêter la voiture pour nous permettre de faire le tour de la place des Vosges et d'admi-rer son architecture. Cela me parut de bon augure : il était peu probable qu'il aurait pris ce soin s'il avait vraiment cru avoir affaire à un traître.

— Avenue Boche! annonça Starr quand nous pénétrâmes enfin dans la large et belle avenue qui, pour lui, renfermait tant de sou-venirs.

En arrivant au 84, Mercier ajouta :

— Le château de Starr, et singeant les Alle-mants il fit : « *Schnell, schnell!* »

Nous montâmes l'escalier de marbre jus-qu'au palier où il prenait fin.

La propriétaire de la maison nous fit entrer, nous montra ce qui avait été l'appartement de Kieffer, puis, par un petit escalier blanc nous conduisit jusqu'au cinquième étage qui avait été le théâtre de tant de drames. Je me sou-viens avoir été surprise : comme tout était petit! Avec le personnel allemand, les gardes et les prisonniers, la place devait être bien mesurée. L'escalier semblait celui d'une mai-son de poupées.

Starr nous conduisit dans la salle de garde et dans le bureau d'Ernest. Il nous expliqua ce qu'il entendait en disant qu'il était impossible de distinguer, du bureau, quoi que ce fût dans la première pièce. Mais il ne fit aucune allu-sion à X. ni à ses accusations.

Il était surexcité, courant de-ci de-là, à la recherche de choses qui existaient auparavant, aussi vif qu'un fox-terrier reniflant des trous de lapin. Je pensais en moi-même qu'un homme qui aurait commis des fautes ici ne serait pas si joyeux d'y revenir.

Quelques transformations avaient été faites. Il fut un peu dérouté de trouver une porte dans le mur de sa cellule et une cloison en travers du couloir qui menait de la salle de garde aux cellules et aux lavabos.

Ayant réussi à trouver notre chemin à tra-vers sa première cellule où il fallut enjamber un tas de bois de charpente, jusqu'aux portes des cellules de « Madeleine » et de Faye qui étaient fermées à clef, puis aux lavabos, Starr nous montra la cuvette sous laquelle ils ca-chaient leurs billet et le tournevis. Nous nous penchâmes pour y mettre le doigt.

Quelqu'un apporta la clef de la cellule de « Madeleine » qui était également encombrée de bois. Mais il nous fut impossible de grim-per sur les toits, soit de cette cellule, soit de celle de Starr; il n'y avait pas d'escabeau ni d'échelle. A la fin, Starr proposa de chercher la maison située sur l'arrière de l'avenue Foch, par où ils étaient descendus pendant leur éva-sion. Nous pourrions ainsi remonter sur les toits.

Nous fîmes le tour par le square du Bois-de-Boulogne. Comme nous approchions de la mai-son, Starr s'arrêta net et s'exclama :

— Regardez : ils n'ont même pas remplacé le carreau que nous avions cassé.

En effet, on distinguait en haut une fenêtre, au-dessus d'un rebord, bouchée avec de la tôle ondulée. Nous grimpâmes l'escalier. Un enfant répondit à notre coup de sonnette. Mercier lui expliqua que nous désirions monter sur le toit pour voir le chemin qu'avaient suivi des pri-sonniers qui s'évadaient. La femme regarda Starr un bon moment, étudiant son visage avec attention, puis s'exclama :

— Mais c'est vous qui êtes entré ici une nuit pendant la guerre! Vous étiez assis sur un di-van avec une jeune femme lorsque je suis des-cendue et vous ai vus. Je vous ai demandé si vous étiez des voleurs, puis j'ai vu la jeune dame pleurer et j'ai compris que vous deviez être des prisonniers échappés de l'avenue Foch.

(1) Maintenant commandant.

Elle lui reprocha de ne pas le lui avoir dit immédiatement. Elle les aurait cachés n'importe où, dans un placard ou ailleurs. Starr lui répondit que c'eût été parfaitement inutile. Les S.S., sachant qu'ils étaient dans l'immeuble, auraient fouillé coin par coin jusqu'à ce qu'ils les trouvent.

— Ils auraient même soulevé les lattes du plancher!

Ils discutèrent tous deux à ce sujet plusieurs minutes.

Mercier avait écouté avec une expression assez curieuse sur sa figure. En remontant l'escalier, il prit Starr à part pour lui dire :

— Eh bien! personne ne pourra plus douter que vous étiez là, Starr!

Pour aller sur le toit il fallait passer par une trappe. De là, nous pouvions voir toute l'enfilade de toits sur lesquels les trois prisonniers avaient grimpé. Mais il était impossible d'y monter car il nous aurait fallu escalader le mur qu'ils avaient descendu au moyen de la corde faite avec les couvertures.

Les pots de fleurs étaient là, ou plutôt ce qui en restait, ils étaient en miettes. Espérant malgré tout, j'insistai pour chercher des parcelles de papier parmi les fragments de pots, et les mottes de terre. Mercier m'assura que c'était inutile.

Nous venions de monter dans la voiture quand Mercier en descendit et retourna dans la maison à l'entrée du square. Une minute ou deux plus tard, il revint.

— Vous avez un témoin de plus, dit-il à Starr. Le concierge du square se souvient de vous. Je viens de lui parler. Il regardait derrière ses rideaux lorsque les Allemands commencèrent à tirer. Il a vu les S.S. entrer dans l'autre maison et en revenir avec vous.

Il avait un rendez-vous au nord de Paris et demanda à Starr de le conduire lui et son greffier, à mi-chemin. Puis, après l'avoir remercié, ils disparurent si rapidement que Starr en resta surpris.

— Est-ce la fin? Je pense que j'aurais de ses nouvelles.

Il me déposa près de mon hôtel.

— C'a été une journée fort agréable, dis-je.

Il eut un drôle de petit sourire.

— Oui, c'est vrai, en quelque sorte. Dire que tout cela aurait pu être fait il y a des années!

Je me rendis compte, tout, à coup, qu'il était très las.

Il me donna rendez-vous le soir suivant pour travailler encore sur quelques chapitres de *Madeleine*. Je lui demandai également de me répéter certains détails sur ses sorties avec les hommes de Kieffer, car je voulais être sûre de ne pas commettre d'erreur si j'en parlais avec Miss Atkins. Il voulut bien le faire, mais me rappela qu'il avait signalé tout cela dans son rapport, à son retour en Angleterre, et naturellement Mercier avait lu sa déposition.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? me demanda-t-il pour la troisième fois. Maintenant que vous avez entendu et vu tout cela? Dites-moi franchement.

Je croisai de nouveau deux grands yeux tr francs.

— Je pense que vous avez raison. Je cro tout ce que vous m'avez dit.

★

Peu après mon retour à Londres, j'écrivis Miss Atkins en lui disant que nous nous étio tous rendu avenue Foch et (ne voulant ri faire à son insu) que j'avais fait part à Sta de ce qu'elle m'avait dit à son sujet, aussi fid lement que je le pouvais.

Elle m'invita à dîner chez elle le mercre 17 février, me fit boire un cocktail pour co mencer, et me demanda :

— Comment va Bob?

Je n'avais pas l'habitude de penser à Sta sous son nom de guerre, et la regardai, su prise.

— Starr! reprit-elle. A-t-il trouvé un no veau travail?

Je ne compris pas aussitôt la raison de cet question, aussi répondis-je ingénument :

— Je ne savais pas qu'il avait été sans tr vail. Il a toujours eu le même, autant que sache. Il a demandé un jour de congé pour rendre avenue Foch.

— Ah! Alors, il continue?

Je me souvins alors du message qu'il ava reçu par l'intermédiaire du consulat.

— Quittez immédiatement le pays.

Je dis carrément :

— Naturellement, il reste. Il n'aurait p songé à partir tant que cette affaire n'éta pas tirée au clair.

— *Il reste!* dit-elle.

Elle fit une pause, puis ajouta comme si el réfléchissait :

— Oui, le connaissant, je savais qu'il rest rait.

— Tout se passe très bien. Je crois que tribunal est plutôt satisfait.

— Je suppose qu'ils ont des choses plus im portants que l'affaire de Bob. Son cas a si pe d'importance.

Pendant le dîner, je lui posai une questio relative à un incident de la carrière de « M deleine ». Elle eut l'air surprise :

— Vous changez un peu d'orientation, il m semble? Je croyais que votre livre devait tra ter surtout de la première partie de sa vi quand vous la connaissiez — avec peu de cho sur ce qui se passe après.

Je répliquai que mon intention avait to jours été d'écrire un récit aussi complet q possible.

Elle pensait que les gens s'intéressaient pe aux livres sur la guerre mais désiraient surto connaître les antécédents, la vie privée et l motifs des femmes qui avaient appartenu à u Service spécial. Elle croyait qu'il n'y ava aucun intérêt à relater la carrière de guer de « Madeleine ».

— C'est pourtant une partie essentielle de sa e!

— Je suis persuadée que les lecteurs juge- nt que c'est la partie la moins importante votre livre, répliqua-t-elle.

Nous avions achevé notre repas et étions re- urnées dans nos fauteuils au coin du feu. Elle e servit une liqueur.

— Pourquoi voulez-vous voir Ernest? me de- anda-t-elle à brûle-pourpoint.

Je lui avais dit incidemment que je cherchais avoir son adresse.

— Mais c'est lui qui l'a arrêtée! Il devrait ouvoir m'en parler!

— Même si vous arriviez à le trouver, je oute qu'il ait des choses intéressantes à vous ire. Il n'avait pas une grande importance venue Foch. Il n'était pas le cerveau. Il ne renait pas de décisions. Il était l'interprète, homme à tout faire. Il n'avait pas grand-chose voir avec les interrogatoires. Il établissait arfois la liste des effets des prisonniers lors- u'ils arrivaient. Mais il avait bien peu de con- acts avec eux par la suite.

J'étais abasourdie car je me souvenais fort bien l'avoir entendue dire le contraire en no- vembre lorsque Vilayat et moi l'avions vue en- semble. Mais je n'en montrai rien, jugeant plus sage de garder mes pensées par devers moi, et me bornai à dire que je voulais continuer à le chercher malgré tout.

Après un silence, elle me demanda des dé- tails sur ma visite à l'avenue Foch.

Je me souvins alors que mon principal but, en venant la voir, avait été de lui montrer l'af- faire sous un autre jour et aussi d'obtenir d'elle une réponse aux questions de Starr.

Ne sachant trop comment aborder le sujet, je dis brusquement :

— Starr voudrait savoir s'il peut révéler maintenant les noms réels correspondant aux noms de guerre. Son juge d'instruction lui a demandé le vrai nom de « Henri » et il aime- rait savoir s'il a le droit de le révéler.

— Oh, ça! dit-elle avec une ombre d'impa- tience, cela n'a aucune importance.

— Il peut donc le révéler?

— Oui.

— J'aime bien Starr, dis-je, et je crois que son histoire est vraie. Tout ce que l'on a pu vérifier a corroboré ses dires. De plus, je suis persuadée que ses motifs étaient bien ceux qu'il a indiqués. Je crois qu'il a accepté cette situation avenue Foch dans l'espoir de faire parvenir des renseignements et qu'il a toujours été loyal à la Grande-Bretagne.

— Il n'est pas un *traître*, me répondit-elle en pesant ses mots, je vous ai dit dès le début qu'il n'était pas un traître. Il n'a jamais « donné » aucun des nôtres aux Allemands... ni des Français non plus.. et autant que je le sache, il n'a non plus jamais donné de renseignements à l'ennemi. Bien, que, si mes souvenirs sont bons, il n'en eût guère à dévoiler... Il n'a trahi personne ni rien.. De ce côté-là, sa conscience peut être parfaitement en repos.

Je fus naturellement très satisfaite d'entendre ces propos. Elle répondait à la question que j'avais promis à Starr de poser. Mais j'étais intriguée par ce qui me semblait un changement d'attitude.

Elle vit mon expression :

— Sa position avenue Foch, reprit-elle, manquait de dignité. Etre assis là, au beau milieu de la pièce, là où tout un chacun ne pouvait manquer de le voir en entrant. C'était un spectacle bouleversant pour les autres prisonniers. Ce qu'ils voyaient d'abord lorsqu'on les conduisait en haut c'était lui (1). Il a perdu là sa dignité.

Je fis encore quelques tentatives pour lui faire saisir les choses telles que je les voyais, mais je sentis que je ne faisais aucun progrès.

— Je n'ai pas d'*animosité* contre lui, dit-elle. Ne croyez pas cela. Il n'y a absolument rien de personnel dans tout ceci. Et je ne pense pas qu'il se croie mal jugé. Je ne suppose pas qu'il s'attendait à recevoir des félicitations à son retour.

Au bout d'un instant, elle ajouta :

— De plus, il y a eu des incidents indéfendables. Absolument indéfendables.

Elle répéta : « C'est un cas litigieux. Je vous l'ai dit dès le début. »

★

Je retournai à Paris aussitôt après Pâques. Le 17 avril Starr vint me chercher avec sa voiture à l'hôtel, un matin de bonne heure. Il expliqua que son chien s'était battu avec un autre et qu'il le conduisait chez le vétérinaire, mais je pouvais venir avec lui et nous pourrions parler chemin faisant.

J'étais à peine assise que je lui dit :

— Miss Atkins reconnait que vous n'avez jamais « donné » aucun des nôtres, ni aucun Français, ni, à sa connaissance, fourni aucun renseignement.

Il me regarda ahuri :

— Mais alors, pourquoi tout ce bruit? Je croyais bien n'avoir rien dit, mais il y avait une atmosphère hostile.

— Elle a simplement déclaré que vous aviez totalement manqué de dignité!

— J'avais en tête des choses bien plus importantes que ma dignité. J'essayais d'empêcher d'autres hommes d'être envoyés à la mort. La dignité n'avait aucun sens.

Il me regarda avec un petit sourire et ajouta :

— Cela va en diminuant, n'est-ce pas? Tout d'abord, j'étais autant dire un traître. Maintenant, j'ai manqué seulement de dignité. Cela se réduit!

---

(1) Starr observe que ceci n'est pas tout à fait exact. Ce ne sont que les prisonniers amenés de Fresnes ou d'autres prisons qui étaient conduits dans la salle de garde pour attendre leur interrogatoire. Les hommes cueillis à leur descente d'avion étaient amenés directement dans le bureau d'Ernest ou dans une autre pièce, mais pas dans la salle de garde. Par conséquent, ils ne pouvaient voir Starr — la porte étant fermée lorsqu'un nouveau prisonnier passait — qu'après la première séance d'interrogatoires.

— Elle a parlé, aussi, d'incidents indéfendables.

— Lesquels? Lorsque j'ai conduit les Allemands en prétendant chercher un terrain pour l'avion, etc.?

— Mais elle admet que vous n'avez trahi personne et que votre conscience peut être tranquille à ce sujet-là.

— Alors?

Il me demanda si je lui avais parlé de notre visite avenue Foch avec Mercier et de la confirmation de sa tentative d'évasion.

— Oui, mais ce n'était pas nécessaire avec elle. Elle a toujours dit qu'ils savaient que c'était vrai. C'est Buckmaster qui a déclaré qu'ils n'y croyaient pas, qu'ils n'avaient que votre parole à ce sujet et que votre parole ne valait rien.

De nouveau, la réaction vint au ralenti. Cinq minutes après, alors que la conversation roulait sur tout autre chose, il explosa soudain :

— Eh! là! Les gens n'ont pas le droit de se promener en disant ce qui leur passe par la tête. La diffamation est une chose qui existe.

Il m'apprit alors que lorsqu'il s'était rendu au tribunal, Mercier l'avait autorisé à voir un témoignage d'Ernest sur sa conduite lorsqu'il était prisonnier avenue Foch. Mercier le lui avait mis dans les mains en disant :

— Ceci est pour *vous*. Vous pouvez lire ce qu'il a écrit.

Je lui parlai de l'adresse d'Ernest que j'essayais d'obtenir. Starr connaissait un officier à la Sûreté qui pourrait peut-être me la donner. Il tâcherait de nous faire rencontrer.

Comme nous arrivions chez le vétérinaire, je lui répétai le commentaire de Miss Atkins lorsque je lui avais appris que Starr était resté en France pour répondre à l'enquête :

— Le connaissant, je savais qu'il resterait.

Il parut perplexe :

— Il me semble que ce n'est pas si mal d'être connu comme quelqu'un qui ne s'enfuit pas dans un cas pareil.

— C'est sans doute le premier compliment que vous ayez reçu d'eux!

Il savoura cela lentement :

— Le premier compliment qu'ils m'aient jamais fait, dit-il en riant doucement.

Le lendemain, un mercredi, il me téléphona de bonne heure pour dire qu'il avait pu prendre un rendez-vous avec son ami de la Sûreté, pour onze heures trente au Café Weber, près de la Madeleine. J'y allai et y trouvai deux officiers et Starr.

La conversation roula sur le procès de la femme qui avait vendu « Madeleine », sur l'affaire de Starr et autres choses. Les deux Français ne se gênaient pas pour dire ce qu'ils pensaient de l'organisation de la « French Section » à Londres. Celui avec qui Starr avait pris rendez-vous nous raconta qu'à la fin de la guerre ils avaient eu beaucoup de mal avec les Allemands de l'avenue Foch, qui avaient été pris par les Anglais. Ceux qui revenaient de Londres y avaient reçu la consigne de ne pas « parler » lorsque les Français les interrogeraient. Au début, ils s'étaient tus, mais p tard, lorsqu'ils se sentirent en confiance, parlèrent.

Lorsque les Français interrogèrent les A glais au sujet d'Ernest il leur fut répondu qu ne savaient pas où il se trouvait. Cependa plus tard, on eut la preuve qu'Ernest était b entre les mains des Anglais à l'époque où demande des Français leur était parvenue (Ceux-ci n'avaient pu l'interroger qu'en 19

La plupart des renseignements fournis p les Allemands auraient été d'un intérêt bi plus grand s'ils avaient été communiqués pl tôt.

L'officier français ne savait pas l'adres actuelle d'Ernest et suggéra que je la deman à Mercier. Il croyait que tous les hommes l'Avenue Foch : Ernest, Goetz, Placke, et étaient rentrés en Allemagne. Avant de no quitter il me donna son nom et son numéro téléphone au ministère de l'Intérieur.

Starr qui m'avait jeté de petits clins d'œ semblait très content de cette entrevue.

— Vous voyez, me dit-il, comme ils se n fient de moi! Vous voyez comme ils font atte tion à ce qu'ils disent devant un homme s qui on fait une enquête?

Le lendemain, je me présentai à midi au T bunal militaire afin de voir Mercier. Il donna sans aucune difficulté l'adresse d'Ern en Allemagne. Il précisa qu'Ernest avait libéré en mars après un non-lieu (2).

— Je ne vois pas, conclut-il, pourquoi il vous parlerait pas de « Madeleine ».

Mercier m'accompagna jusqu'au métro.

— Laissez-moi vous donner un conseil, dit-il. Vous écrivez un livre sur « Madeleine Tenez-vous-en à votre sujet. C'est plus art tique. Et, lorsque vous irez en Allemagne, s venez-vous de cela — et partout ailleurs.

Après un silence, il ajouta :

— Pauvre Starr! Il en sait trop long. Vo son drame!

Plus tard, le même jour, j'assistai à une trevue entre Mercier et Starr. Les de hommes étaient debout. Mercier sortit un quet de cigarettes et en offrit une à Starr.

— J'ai écrit il y a quelque temps au colon Buckmaster pour lui dire que nous faisions u enquête. Je lui demandais s'il avait des chos

---

(1) Lorsque je rencontrai Ernest plus tard, me dit qu'à cette date il avait été envoyé du ca anglais d'internement de Staumüller chez les A ricains, qui l'avaient déjà acquitté une fois et demandèrent s'il savait pour quelle raison on leur renvoyait. Comme ils ne savaient que faire lui et que les Anglais ne voulaient pas le repr dre, ils l'adressèrent aux autorités allemandes dénazification. Plus tard, désirant être en or avec tout le monde, il s'était mis de lui-même la disposition des autorités françaises.

(2) Ernest eut son non-lieu après une enqu qui dura onze mois. Il fut envoyé en Allema où on lui enjoignit de se présenter au Service Crimes de guerre à Baden-Baden. Là, il reçut feuille déclarant qu'il était « *Définitivemnt re ché* ». Comme il avait été jugé auparavant par Anglais, les Américains et les autorités alleman (dénzification), il se retrouva libre.

me dire sur vous. Je n'ai pas encore de réponse.

Il y eut un silence. Je regardai Starr et je sentais qu'il cherchait lui-même une réponse.

— Je ne pense pas que vous en aurez, dit-il enfin.

Mercier hésita un instant. Il serait exagéré de dire qu'il lança un regard aigu à Starr; ce ne fut qu'une étincelle; mais durant ces deux secondes, je sentis que Mercier avait saisi bien des choses. Sa réponse fut :

— Ce n'est pas indispensable.

★

A mon retour d'Allemagne, cet été-là, je m'arrêtai pour une journée à Paris. Sitôt arrivée, de bonne heure le matin du 27 juin, je déposai ma valise à l'hôtel et me rendis au Tribunal pour essayer de voir Mercier. Il était sorti, mais j'obtins un rendez-vous pour quatre heures trente.

Ensuite je téléphonai à Starr. Il vint me prendre à la porte avec sa voiture et me conduisit dans un café des environs.

J'avais beaucoup de choses à lui dire. J'avais eu confirmation de tout ce qu'il m'avait raconté. J'avais appris beaucoup de choses nouvelles aussi, dont certaines prêtaient à réflexion :

— Ernest se rappelle que lorsqu'il était à Staumüller, il eut la visite d'un sous-officier britannique de Londres qui essaya d'obtenir de lui un témoignage contre vous.

Starr me regarda.

— Quand je dis « essaya » je ne veux pas insinuer qu'il utilisa la force. Mais il posa les questions de manière à influencer la réponse. Par exemple : « Il vous a révélé des choses, n'est-ce pas? » Ernest répondait : « Non ». Mais l'Anglais reprenait : « Puisqu'il avait énormément de liberté, il devait bien y avoir une raison pour que vous le laissiez si libre? » Ernest répondit que vous n'aviez pas tant de liberté que cela, qu'il ne vous a jamais vu quitter le cinquième étage sans être accompagné d'un garde. Le sous-officier poursuivit : « Mais il avait certainement des faveurs qui n'étaient pas accordées aux autres prisonniers? » et Ernest avait répondu que vous ne jouissiez pas de faveurs spéciales. Cela avait duré un certain temps. En fin de compte, Ernest avait rédigé un témoignage qui aurait dû vous laver de tout soupçon. Il espérait que c'était le cas. Il m'a chargé de vous dire bien des choses. Il est très heureux de vous savoir vivant.

Starr sourit légèrement.

Je lui en contai bien plus encore et il me laissa décharger mon cœur. C'est seulement en apprenant que j'allais à quatre heures trente au tribunal pour voir Mercier qu'il m'annonça tout tranquillement :

— A propos, j'ai eu un papier de lui ce matin.

Je le regardai vivement.

— Mon non-lieu. Il est arrivé à la première distribution.

— Je suis si contente. Je le dis et je le pensais. Cela ne pouvait être autre chose.

A l'heure dite, j'étais dans le bureau de Mercier. Il était plus d'un quart d'heure en retard et son greffier me fit patienter en m'offrant des cigarettes et en bavardant avec moi. Mercier arriva enfin, en s'excusant. Il avait dû conduire des prisonniers à Fresnes.

— Avez-vous vu Starr? me demanda-t-il.

— Oui.

— A-t-il reçu quelque chose de nous?

— Oui.

— Cela a été rapide. Ce n'est parti qu'hier après-midi.

Il m'offrit une cigarette puis, lentement, comme s'il choisissait ses mots :

— Je crois sincèrement que Starr est un très bon Anglais, loyal et patriote. Et il aime aussi la France.

3. — DÉCISION DE PUBLIER LE LIVRE

Ni Starr ni moi n'avons jamais eu l'intention d'écrire un livre caustique ou destructif.

— Dire tout cela, servira-t-il à quelque chose?

Telle fut la première question qu'il me posa lorsqu'en décembre 1952, je me rendis à Issy pour lui demander l'autorisation d'écrire son histoire.

L'idée lui plut tout de suite, mais il ne voulait rien publier qui puisse faire du tort à son pays. Il fallut discuter pendant plusieurs jours avant qu'il ne consente. Je voyais qu'il était tiraillé par des sentiments opposés. Mais aucune des objections qu'il soulevait n'était égoïste. Bien que le problème le touchât profondément, il le posait à un niveau qui dépassait les personnes.

— J'essaie de le voir comme s'il ne me concernait pas. Est-ce bon pour le pays que tout ceci soit révélé? Est-ce que cela peut profiter à quelqu'un? Voilà la question que nous de-

vons nous poser. C'est la seule qui importe.

Parlant de l'immense publicité dont la « French Section » du S.O.E. avait été l'objet, il reprit :

— On a idéalisé certains personnages. Avons-nous le droit de démolir la légende?

Mais il avait envie que l'histoire soit écrite. Il ne pouvait naturellement s'empêcher d'être un peu amer, mais son principal souci était que le livre ne le soit pas.

— Je ne veux pas que « l'Affaire Starr » soit synonyme de « vengeance », dit-il enfin en me donnant son accord.

Je revins à Paris et pendant les cinq semaines qui suivirent nous travaillâmes ensemble un soir sur deux. La publication, fin janvier (juste avant mon arrivée à Paris), de *London Calling North Pole*, par H. J. Giskes, ancien chef du Contre-Espionnage militaire allemand en Hollande, qui révélait les déceptions causées par les postes de radio de la « Section Hollande » de S.O.E. était un événement inattendu, qui, semblait-il, nous faciliterait les choses. Cela nous enlevait la responsabilité d'être les premiers à dire au public que de telles choses s'étaient passées.

Avant que notre livre n'ait pris sa forme définitive, mon éditeur me fit parvenir, pour ma documentation, *Monsieur Jean*, par Erich Borchers (1), qui était, en fait, l'histoire de Hugo Bleicher, l'homme de l'Abwehr qui arrêta Peter Churchill et Odette.

Dans ce livre, je trouvai beaucoup de renseignements sur le jeu des postes de radio en France : le Sicherheits Dienst n'était pas le seul à se servir de ces postes pour correspondre avec Londres. L'Abwehr le faisait également. Le chapitre intitulé « Des armes tombées du Ciel » (*Waffen fallen von Himmel*), me parut immédiatement quelque chose de déjà vu : il parlait de parachutages opérés dans le secteur Caen-Lisieux, à Nantes et à Limy. A Limy (2), Bleicher se rendit personnellement sur le terrain, « le seul Allemand dans un groupe d'environ 120 hommes de la Résistance française, braves et résolus », aux yeux desquels il était le « chef envoyé par Londres » pour prendre livraison d'un colis de fusils Sten, de grenades à main, de dynamite, etc... ». Mais le thème des postes de radio qui émettaient avec Londres se retrouve à travers tout le livre

Borchers avait été en relations avec Kieffer aussi, bien qu'il y eut, en France comme partout, une certaine rivalité entre le Sicherheits Dienst et l'Abwehr. Borchers remarque (3) que Kieffer avait réussi à développer le jeu des postes de radio dans des proportions jamais atteintes par l'Abwehr. Il déclare (4) qu'à la fin de novembre 43 « des centaines d parachutages étaient interceptés à chaq lune » et que « de tous les postes émetteu fonctionnant en France à cette époque, le trois quarts étaient entre les mains des All mands ». Je ne sais si cette affirmation e exacte, mais la lecture de ce livre n'est pa très consolante.

Ni Starr ni moi ne sommes qualifiés po donner les chiffres des vies humaines ou d colis perdus. Starr ne peut parler que de qu'il a vu ou entendu lorsqu'il était priso nier avenue Foch. Seule une enquête en ha lieu, avec la publication de documents q sont inaccessibles, pourrait donner la mesu de nos pertes. Quant à l'estimation du nomb de vies françaises perdues à la suite des e reurs de la radio, elle n'est probablement pa possible. Nous pensons qu'il est regrettab que le livre du colonel Buckmaster, *Specia Employed*, reste muet au sujet des postes d radio utilisés par les Allemands.

J'ai eu à différentes reprises la preuve qu Starr était un témoin de confiance. La der nière est assez étrange. Mon premier livr *Madeleine*, parut dans sa traduction fran çaise à la fin d'avril 1953. A la suite de s parution, je reçus une lettre d'une Mme Mari Madeleine Fourcade. Elle avait été adjoin du colonel Faye dans le réseau Alliance. Pou ma documentation, elle m'envoyait un docu ment extraordinaire, la copie dactylographi d'un des nombreux manuscrits de la main d Faye que l'on avait retrouvés, après sa mor cachés dans les cellules qu'il avait occupée dans les prisons de Bruchsal et Schwabisch Hall en Allemagne. Elle me montrerait l'orig nal, si je le désirais. C'était le récit de l'éva sion qu'il avait tentée avec « Madeleine » Starr. Il confirmait le récit de Starr, non seu lement au sujet du retard occasionné pa « Madeleine » qui n'arrivait pas à enlever so barreau, mais même dans de petits détails te l'ordre dans lequel ils avançaient le long d toit en portant leurs couvertures : Fay d'abord, « Madeleine » au milieu et Starr fe mant la marche. Ce récit avait été rédig quelques semaines après l'évasion. Starr m l'avait raconté plusieurs années après. Le do cument disait également, comme Starr l'ava fait, qu'ils venaient d'atteindre les toits pla lorsque les avions arrivèrent, et qu'ils durer se jeter à plat ventre pour éviter d'être pr dans le feu des projecteurs. Il narrait com ment ensuite, ils avaient bougé, fabriqué un deuxième corde et étaient descendus au n veau de la fenêtre qu'ils avaient brisée, com ment ils avaient pénétré dans la maison, de cendu l'escalier jusqu'à la rue, marchant to jours dans le même ordre. Si ce docume nous était parvenu au moment où l'enquê était ouverte, il aurait été d'une importan capitale.

Nous avons pris bien soin de ne rapport dans ce livre que ce dont Starr est certai C'est la raison pour laquelle nous ne no

(1) Publié en 1951 par Adolf Sponholtz Verlag, à Hanovre. Publié depuis en Angleterre par William Kimber sous le titre de « Colonel Henri's Story », traduit et édité par Ian Colvin. Les références des pages sont de l'édition allemande et les citations données sont de ma traduction.
(2) Pages 108-9.
(3) Page 116.
(4) Page 124.

mmes pas aventurés plus loin que les points
i nous sont connus. Nous n'avons pas émis
théories pour expliquer les erreurs com-
ses, ou les nombreux faits découverts ou
nt nous avons été témoins. Cela ne signifie
s que nous n'ayons notre opinion propre,
is nous n'essayons pas de l'imposer. Nous pensons avoir révélé une situation troublante, que le public ne doit pas ignorer.

Quant à ce qui est de l'affaire de Starr, ni lui ni moi ne désirons accuser ceux de Londres qui l'ont jugé sévèrement. Nous préférons penser tout simplement que là aussi, il y a eu une erreur.

4. — LES MICROPHONES

Lorsque le manuscrit fut achevé, sauf pour ce chapitre-ci, sur le conseil de mes éditeurs et de leur avocat, je le montrai à un homme qui avait rang d'officier supérieur pendant la guerre, à Londres, dans les services d'organisation du S.O.E. Il le soumit à son tour au Foreign Office.

La réponse qu'il me transmit était que le Foreign Office ne ferait aucune objection à sa publication si nous l'avions décidée, mais qu'elle provoquerait certainement une enquête publique: « Starr devait subir les conséquences de l'affaire. » Mon correspondant avait mis Miss Atkins au courant pour la consulter et probablement aussi le colonel Buckmaster (je ne sais pas s'ils l'ont réellement lu... il est resté hors de ma possession pendant deux mois, du premier mai au 8 juillet, jour de l'entrevue).

Pour résumer ce qu'il avait glané parmi les personnes en cause (il n'avait aucune connaissance préalable de l'affaire) il me déclara :

— Personne ne met en doute sa loyauté de principe; mais il y a une chose certaine, c'est qu'il a été une source continuelle d'informations pour les Allemands. Il y avait des micros cachés dans chaque pièce de l'avenue Foch, et constamment branchés. Vous n'ignorez pas qu'ils peuvent être installés de manière invisible, sous les meubles ou camouflés dans les moulures et les boiseries.

Il me désigna un bouton légèrement saillant dans les moulures dorées de la cheminée :

— *Ceci* pourrait être un microphone. *Il y en avait quatre dans la salle de garde.*

Ce n'était pas étonnant qu'ils aient laissé Starr bavarder avec les autres prisonniers.

— Le vieux n'a jamais rien dit.

Pendant un instant je me demandai de qui il s'agissait.

— Kieffer. Il a emporté son secret dans la tombe. C'était un lutteur. La guerre ne s'est jamais terminée pour lui. Il n'a jamais voulu rien avouer aux nôtres durant les interrogatoires.

— *Les méthodes restent,* disait-il. Une méthode peut resservir. Il savait qu'elle pourrait être utilisée par ses successeurs, si l'occasion se représentait. Il l'a emporté avec lui *sur l'échafaud.*

Il prononça ces mots avec un respect et une intensité qui impressionnaient.

Je m'étonnai qu'Ernest ne m'en ait rien dit. D'après lui, Ernest l'ignorait.

— Si Kieffer n'a rien avoué au sujet des microphones, comment vos gens l'ont-ils appris? Je posai la question au bout d'un moment.

— Je ne sais pas, me répondit-il. Peut-être les ont-ils trouvés si les Allemands n'ont pas eu le temps de les détruire avant de partir.

Pour en revenir à Starr : les Allemands avaient naturellement pu écouter toutes ses conversations avec les autres prisonniers.

Ces prisonniers, notamment les opérateurs des postes de radio, savaient par les Allemands que ceux-ci avaient été trop heureux de voir un Anglais et n'avaient pu résister à la tentation de se confier à Starr. Ils avaient sans le vouloir fourni aux Allemands une quantité de renseignements sur leur vie privée, leurs expériences de guerre, etc. Ce sont ces renseignements personnels qui avaient servi aux gens de l'avenue Foch lorsque ceux de Londres demandaient confirmation de l'identité de l'opérateur pour être certains que c'était bien leur homme qui répondait.

Londres disait par exemple :

— Donnez une preuve de votre identité!

Et l'homme de l'avenue Foch répondait :

— De telle date à telle date, je vivais à tel endroit.

C'était un détail que l'opérateur prisonnier avait confié à Starr. Le microphone l'avait enregistré. Mais Londres l'acceptait comme preuve de l'identité de l'homme.

— Ainsi c'est Starr lui-même qui a rendu possible la situation qu'il déplore. C'est lui qui a fait que les Allemands ont pu nous rouler.

Comme je ne répondais pas immédiatement, il reprit :

— Je crains que ceci ne sape votre livre à la base. Si Starr était mort, vous pourriez l'intituler : « Le traître malgré lui ».

Et comme je persistais dans mon mutisme, il reprit :

— Starr, voyez-vous, était un pion d'importance dans le jeu de Kieffer, probablement à cause de son don malheureux — qu'il exerçait sans aucun doute inconsciemment — d'inspirer confiance aux gens. Kieffer savait qu'il avait trouvé un instrument naturel et il l'a placé là où il pouvait le mieux le servir.

« On pensait à Londres que Starr aurait pu se demander dans quel but on le gardait là, « ne faisant rien de très utile » comme il le dit lui-même. S'imaginait-il que les Allemands l'avaient gardé là pour rien? Il aurait pu se douter que sa présence devait servir à quelque chose; il aurait pu se demander ce que c'était. S'il avait regardé les choses sous cet angle, il aurait songé aux microphones. On pourrait l'accuser de vanité : il a eu trop confiance en son propre jugement et en sa capacité de toujours conserver en main la situation. Il a pris les Allemands pour des imbéciles, et ceci est une preuve de son manque d'objectivité. Les hommes de l'avenue Foch étaient intelligents. Les plus malins que l'on aurait pû trouver en Europe. Kieffer avait l'esprit le plus subtil qu'on puisse concevoir. C'est le caractère même de Starr qu'il a décelé et utilisé : son optimisme et sa tranquille confiance qui incitaient les autres prisonniers à s'épancher devant lui. Ils l'ont manœuvré comme ils ont voulu. Il a été dépassé sans s'en rendre compte.

— Pourquoi ne le lui a-t-on pas dit? fut ma première question lorsque je retrouvai la parole.

Il eut l'air de considérer la question comme sans importance :

— On ne le pouvait pas. C'était pendant la guerre.

— Mais la guerre était finie. Du moins la guerre avec l'Allemagne, lorsque Starr revint de Mauthausen. Pourquoi ne lui a-t-on pas dit à ce moment-là? Starr *a demandé* à Buckmaster s'il y avait quelque chose qui n'allait pas et Buckmaster a répondu que non.

— Ce n'est pas une chose que l'on peut dire. Qu'est-ce que Buckmaster aurait pu dire? Vous ne pouvez pas dire à un homme : « Vous êtes un imbécile », froidement, comme cela.

— Mais si, certainement, *vous le pouvez*. Buckmaster aurait très bien pu dire cela!

— Il a été dupe. Vous ne pouvez pas dire un homme qu'il a été une dupe.

— Vous pouvez tout dire à un homme lo[rs] que c'est nécessaire, lorsque vous pensez q[ue] c'est la réponse à quelque chose et surto[ut] lorsqu'il l'a demandé lui-même.

— Vous auriez voulu que Buckmaster l[ui] déclare : « Vous avez été le roi des imbécil[es] et des hommes ont été envoyés à la mort [à] cause de vous? »

— Certainement, si c'était là sa pensé[e] Starr l'aurait certainement préféré. C'est u[n] homme assez grand pour pouvoir encaiss[er] cela.

— Ça n'est pas sûr, et c'était difficile po[ur] Buckmaster de le lui jeter à la face. On ne sa[it] jamais comment un homme prendra un r[e]proche de ce genre. Ç'aurait pu être un gra[nd] choc pour Starr, cela aurait pu le bouleverse[r] d'apprendre qu'il était responsable de la mo[rt] d'autres hommes. Buckmaster devait être tr[op] ulcéré par ce drame pour pouvoir en parl[er] avec indulgence.

— Il aurait mieux valu qu'il dise sa pensé[e] même brutale ce qui aurait pu éviter bien d[es] années d'amertume. Starr a passé des heur[es] de sa vie à ressasser les réponses qu'il ava[it] faites aux Allemands pendant ses nombreu[x] interrogatoires, cherchant où il avait pu com[-] mettre une erreur, s'il en avait commise.

— Il ne cherchait pas là où il devrait, n[on] dit-il. Dites-lui de se remémorer les convers[a]tions qu'il a eues avec ses compagnons de pr[i]son lorsqu'ils étaient seuls. C'est là, et non pa[s] dans les interrogatoires.

— Pourquoi est-ce toujours moi qui dois l[ui] apprendre les choses?

Mon interlocuteur me répondit que, quoiqu[e] j'en pense, c'était par bonté qu'on s'était t[u] vis-à-vis de Starr. La question avait été [à] l'époque discutée et mûrement pesée par le[s] responsables. Quelques-uns étaient pour le co[n]seil de guerre, mais pour finir on avait adopt[é] une mesure plus clémente. Une enquête ava[it] été faite. On en était arrivé à la conclusio[n] que Starr ignorait sans doute l'existence d[es] microphones. Il semblait qu'il n'y avait rien [à] gagner avec tout le bruit que ferait un conse[il] de guerre. « Il fut décidé de le faire bénéficie[r] du doute. » On avait adopté la politique d'ou[-]blier le passé, de laisser le passé reposer e[n] paix. Ce désir était sincère de la part d[e] Londres.

Starr avait donné sa parole d'honneur d[e] ne pas s'évader, mais « d'après les livres [—] c'était une chose que les officiers ne devaie[nt] pas faire (je supposai qu'il faisait allusion [aux] des livres qui devaient contenir les règlement[s] de leur conduite). Personne ne le lui ava[it] reproché, ni ne désirait le faire. Starr avait a[gi] comme il jugeait le mieux. Le malheur voula[it] que les résultats n'aient pas été ceux qu'il ava[it] escomptés. ce qui était des plus regrettabl[es] Mais on ne cherchait pas à l'accabler.

— Si vous voulez, reprit mon interlocuteu[r] disons que toute l'affaire a été malheureuse. O[n] se trouve en présence de gens que leur cara[c]

ère et leur manière de voir les choses mettaient en antagonisme. Leurs tempéraments se contrarient et ils ont mal compris et peut-être mal jugé réciproquement leur conduite.

Les gens de Londres avaient été assaillis de plaintes sur Starr, adressées par des gens revenant de captivité, et qui avaient été prisonniers en même temps que lui avenue Foch.

— Il y en avait qui en voulaient à sa peau! Deux hommes ont même demandé de garder leurs Colts en rendant leur équipement. Ils disaient qu'ils voulaient tuer Starr! Ils lui avaient parlé de certaines choses avenue Foch et un jour ou deux plus tard, ils ont appris que les Allemands en avaient connaissance. Ils lui gardaient une balle. Nous avons eu bien du mal à les calmer!

« Je regrette pour votre livre », me dit-il finalement en prenant congé. Je ne vois pas très bien ce qui va en rester. Vous ne pouvez guère le publier tel qu'il est sans mentionner ce que je viens de vous dire, car cela viendrait au grand jour dans une enquête publique et le résultat serait que Starr apparaîtrait comme un imbécile.

— Je crois que Starr acceptera que cette conversation paraisse dans le livre.

Il fallait que je réfléchisse à tout ce qu'il m'avait révélé.

— La décision, dis-je, dépend de Starr maintenant, mais mon sentiment est qu'il persistera à vouloir laisser publier le livre.

Je ne me trompais pas. J'écrivis à Starr le même jour en lui relatant cette conversation aussi exactement que possible, répétant les phrases mot pour mot.

Je reçus par retour du courrier une longue réponse. Elle commençait ainsi : « Je vous prie d'envoyer immédiatement le livre à la publication. »

Il ne croyait pas à l'histoire des microphones et pensait plutôt à un bluff pour nous effrayer et nous empêcher de publier le livre. Il croyait personnellement que ce serait une très bonne chose qu'il y eût une enquête publique. Ce n'est pas lui qui craignait qu'on lave le linge sale en public.

« Je n'ai *jamais* été laissé seul une minute avec aucun des prisonniers dont les postes étaient contrôlés par les Allemands. »

Lorsqu'il avait pu les voir, il y avait toujours, ou Ernest, ou le Dr. Goetz, ou un autre membre du Sicherheits Dienst, parlant anglais ou français, et, ni lui, ni ses compagnons de captivité n'avaient jamais imaginé que les propos qu'ils échangeaient pourraient ne pas être entendus.

Je lui avais parlé dans une de mes lettres de ses conversations avec « Archambault ». Oui, il en avait eu quelques-unes mais ils savaient qu'il n'était pas seuls. Il y avait des Allemands tout autour. Quant à « Madeleine » il n'avait jamais eu avec elle ce qu'on peut appeler des conversations. Un jour, elle lui avait dit :

— Continuez. Vous faites du bon travail en relevant le courage de nous tous. Vous en faites plus que n'importe quel autre prisonnier que je connaisse.

Elle n'eut jamais l'occasion de lui parler plus longuement. A part cela, c'était « hello » ou quelque chose d'approchant. De tout le temps qu'elle fut là, il ne pense pas qu'elle lui ait dit plus de quarante mots en tout. Toutes leurs conversations sérieuses étaient écrites et déposées dans les lavabos.

De quelle pièce s'agissait-il lorsqu'ils disaient qu'il y avait quatre microphones dans la salle de garde? La salle de garde avait été transférée pendant son « séjour ». A son arrivée, la pièce où on le fit travailler était la salle de garde; à côté était le bureau d'Ernest; un peu plus tard la pièce d'Ernest fut transformée en salle de garde (et ceci jusqu'à la fin, Ernest ayant déménagé dans un bureau à l'étage inférieur). A partir de ce moment, Starr fut installé dans l'ancienne salle de garde, où il était *seul*. Ce changement se fit à la fin de l'automne 43, lorsque le petit jeu des postes de radio battait son plein: il était pour le moins étrange qu'on l'eut séparé à ce moment-là des autres prisonniers, ce qui interrompait les conversations, si vraiment Kieffer l'utilisait comme Londres le laissait entendre.

Ce n'est qu'à la fin du printemps de l'année suivante (1) qu'on laissa deux prisonniers, Southgate et son opérateur de radio, pendant quelques temps avec lui dans sa cellule-atelier, ceci parce qu'ils se livraient également à de petits travaux dans la journée. Mais leur radio ne travailla pas pour les Allemands. Et de toute manière, ils ne parlèrent jamais de ce qu'ils avaient fait.

Le seul autre prisonnier avec lequel il se trouva seul deux fois, fut John. La première fois, lorsque John venait d'arriver et que les Allemands le logèrent pour la nuit dans la cellule de Starr. Mais tous deux avaient si bien conscience de l'anomalie de la chose qu'ils avaient à peine osé dire un mot, craignant que l'on n'écoute leur conversation. La seconde fois, ce fut à Noël ou au Nouvel-An, lorsque Kieffer les réunit, leur apporta un plateau avec du gin et du whisky, but un verre avec eux et s'en fut, les laissant seuls. Encore une fois, la situation leur parut si dangereuse qu'ils avaient fait très attention à ce qu'ils disaient. Les Allemands n'avaient d'ailleurs jamais pu trouver la radio de John, qui refusa toujours de dire où elle était cachée.

Pour en revenir à la première période, lorsque la pièce où Starr se tenait était la salle de garde : personne n'avait songé que la salle de garde était toujours pleine de *gardes* et vraisemblablement l'endroit le plus mal choisi pour un prisonnier en veine de confidences?

Si vraiment des microphones avaient été utilisés pour saisir les conversations des prisonniers, il lui était difficile de croire qu'Ernest « le principal interrogateur » n'en ait rien su

(1) D'après le livre de Buckmaster, *Specially Employed*, Southgate fut arrêté en avril 1944.

car il aurait été le mieux placé pour utiliser les renseignements ainsi obtenus.

Kieffer ne parlait ni anglais, ni français. Si réellement il avait fait installer des microphones, et qu'Ernest l'ait ignoré, cela ne pouvait être que pour contrôler la loyauté de son propre personnel. En fait, s'il en avait fait disposer dans chaque pièce de l'immeuble, c'était seulement pour cette raison, car les prisonniers étaient confinés au cinquième étage.

En outre si le fait était vrai, l'imagination reculait devant ce que représentait pratiquement une pareille installation. Pour écouter tous les microphones et tout le temps, même en enregistrement, il aurait fallu un personnel énorme et de grosses dépenses. De plus le secret eût été difficile à garder, si tant de personnes étaient au courant.

D'autre part, si ces microphones avaient une telle importance que Kieffer avait jugé nécessaire d'en emporter le secret avec lui à l'échafaud, il devenait incompréhensible qu'il les ait laissés derrière lui en quittant les lieux, « ce que les Allemands firent sans hâte, avant l'arrivée des Alliés ». C'était là un fait qui m'avait déjà frappé lorsqu'Ernest m'avait narré avec quel soin et quelle minutie ils avaient trié les papiers et le matériel avenue Foch, pesant ce qu'ils devaient emporter, détruire ou laisser sur place.

Au sujet des deux hommes qui, paraît-il, voulaient le tuer : un homme qui a vraiment cette intention, agit, mais ne va pas demander : « Voulez-vous, s'il vous plait, me laisser garder une arme pour tuer Starr? » Mais cela étayerait une accusation fausse. Lui serait-il possible d'avoir le nom de ces deux hommes? Il aimerait être confronté avec eux.

Si un homme avait donné des renseignements aux Allemands, et craignait que ses chefs à Londres ne le découvrent, il serait de bonne tactique de sa part de dire : « Je n'ai rien révélé aux Allemands, mais j'ai dit telle et telle chose à Starr, et cela est revenu aux oreilles des Allemands. » Malheureusement, les Allemands n'avaient pas besoin de microphones pour obtenir de tels renseignements.

Starr était naturellement très affecté d'être rendu responsable de la mort de nombreux hommes, alors qu'en réalité il avait essayé de les empêcher.

— C'est infâme. Admettez que je n'aie pas été *sûr*? Supposez que j'aie cru cette chose terrible? J'aurais eu des remords jusqu'à la fin de mes jours.

Même s'il avait encouru les blâmes dont on l'accablait, cela n'aurait pas absous Londres de ses responsabilités. Ils avaient envoyé des hommes en réponse à des faux messages; dire que la faute en incombait à un prisonnier, ne les disculpait pas.

Quant à la question de la parole donnée, on ne lui avait jamais appris qu'il était interdit aux officiers de le faire. On ne leur avait jamais rien dit à ce sujet. On ne lui avait jamais donné de règlements à lire. Dans le genre de travail auquel on les envoyait, il leur était pratiquement impossible de suivre un code rigide des règlements établis pour diriger la conduite d'officiers servant dans des conditions normales. C'est sans doute la raison pour laquelle on ne leur avait pas enseigné un tel code. On laissait tout cela à leur discrétion. Le principe de leur entraînement et de leurs règles était implicitement : « Débrouillez-vous, utilisez votre intelligence et faites comme vous pourrez. » Le fait que cette question de parole d'honneur n'a jamais été soulevée expliquerait pourquoi tant de nos hommes l'ont donnée.

Dans son propre cas, même s'il avait su que ce fût contraire aux règles, il aurait quand même donné sa parole à Kieffer, puisque dans les circonstances particulières c'était le seul moyen de continuer à servir. Le point capital pour lui était de ne pas quitter l'avenue Foch, car c'est seulement en restant là qu'il pouvait espérer trouver un moyen de prévenir Londres que les postes de radio étaient contrôlés par les Allemands et d'empêcher d'autres hommes d'être envoyés à la mort. S'il avait refusé de donner sa parole, il est peu probable que Kieffer lui aurait permis de rester et il aurait été mis dans l'incapacité d'agir. Entre l'obéissance à une règle — une règle qui n'avait pas été conçue pour les circonstances — et sa tentative de sauver des vies humaines, il n'y avait pas à hésiter.

J'écrivis alors à l'officier qui avait servi d'intermédiaire entre le Foreign Office et moi-même, en lui résumant tous les arguments de Starr et quelques-uns des miens. Je lui disais que, dans le cas d'une enquête, il faudrait évidemment choisir entre la parole de Starr et celle d'un autre mais que celui qui contesterait le récit de Starr sur ce qui s'était passé avenue Foch, se trouverait, j'en étais persuadée, sur un terrain dangereux. Je connaissais Starr maintenant depuis près de quatre ans. J'avais trouvé en lui un témoin digne de foi. Maintes fois j'avais eu l'occasion fortuite de vérifier les témoignages qu'il m'avait donnés à un moment où il ne semblait pas qu'on puisse les contrôler. Je les avais toujours trouvés exacts.

La lettre que je reçus en réponse était plutôt longue mais ne répondait à aucun des arguments de Starr. La plus grande partie était faite de questions mises, semblait-il, dans la bouche de quelqu'un qui semblait être un « conseiller » accusateur — qui connaissait la situation de Starr avenue Foch. Il pourrait avoir à y répondre si l'affaire venait devant le tribunal. Cette partie de la lettre se terminait ainsi : « Puis-je suggérer, capitaine, que, lorsque vous avez rencontré Miss Fuller, vous vous êtes senti incompris?... Votre sage instinct de ne pas réveiller le chat qui dort s'est évanoui? En réalité, vous n'avez jamais été accusé d'être un traître, et je suggère, capitaine, que quelqu'un aurait dû le faire — il y a dix ans — au lieu de vous faire bénéficier de l'avantage du doute... »

Dans le dernier paragraphe, mon correspondant disait : « En fait, je le vois sortant de tout ceci bien plus sali qu'il ne l'est actuelle

ent. Lui avez-vous demandé jusqu'à quel point il souffre réellement du nuage qui depuis ngtemps a disparu au-delà de l'horizon? ombien de personnes, en ce moment, savent ême qu'un tel nuage existe, si vous n'éclaiez à l'aide d'un projecteur un futur dont us ne serez plus maître? Vous et moi, Buckaster, Miss Atkins, deux autres personnes de French Section, un ou deux hommes du oreign Office que j'ai dû mettre au courant écemment. Etudiez bien vos raisons. Pour ider Starr? Vous ne pouvez en avoir d'autre. st-ce que cela l'aidera réellement? Je pense à on intérêt, à son bonheur, à votre très lourde esponsabilité dans sa vie. Je dis que vous evez réfléchir très sérieusement. Vous pouvez ommuniquer cette lettre à Starr si vous le ésirez. »

J'envoyai une copie à Starr. Il la prit assez mal, la considérant presque comme une tentative d'intimidation. En tout cas, nous sentions tous les deux que Londres était hostile à la parution du livre. Nous pensions que la cause en était la crainte d'une enquête. Mais pour essayer d'améliorer les relations, j'écrivis à Starr qu'à mon avis le signataire pensait sincèrement ce qu'il écrivait.

Une chose nous apparut tandis que nous étudions ce document : les microphones avaient totalement disparu du tableau. Nous avions l'impression que nous n'en entendrions plus parler.

Le résultat de tout ceci fut pour moi un sentiment renforcé que Starr avait eu raison dans sa déduction au sujet des faux rapports à Londres. Ces faux rapports avaient, comme je l'avais dit, été fabriqués par ceux qui avaient quelque chose à cacher. Par Ernest, j'avais appris que la plupart des prisonniers avaient parlé, plus ou moins. Une des raisons : l'amertume et la désillusion. Mais il faisait une discrimination moralement importante entre ceux qui parlaient sciemment et ceux qui visiblement ne le faisaient pas exprès.

Il y avait des hommes parfaitement loyaux qui avaient laissé glisser un mot alors qu'ils tentaient de toute évidence de rester sur « la voie droite et étroite ». Ceux-là, on ne pouvait leur garder nulle rancune. J'avais le sentiment que c'était un état de choses que Londres n'appréciait pas beaucoup, si j'en juge par tout ce qui m'en avait été dit. Mais naturellement, pour les gens de Londres comme pour les autres, il fallait prendre en considération leur psychologie. Certains des réseaux avaient eu du succès, surtout dans la région montagneuse et dans le sud — tel celui du sud-ouest organisé par Georges Starr « Hilaire » qui subsista jusqu'à l'invasion. Il prit une part active à la libération du pays. On peut supposer que les gens de Londres étaient d'autant plus affectés par ce qui arrivait à ceux dont l'histoire est racontée ici, et qu'ils cherchaient partout des explications.

On peut présumer qu'ils avaient mis leur fierté en ces hommes et ces femmes qu'ils envoyaient en mission. Il leur était évidemment moins pénible de penser qu'il s'était glissé une brebis galeuse dans un troupeau blanc de neige que d'admettre qu'à l'heure de l'épreuve, la majeure partie du troupeau s'était plus ou moins teintée de gris. C'est là qu'un bouc émissaire devenait une nécessité psychologique : on sauterait sur le premier dont l'attitude pouvait laisser espérer qu'il était bon à remplir le rôle.

Je n'insinue pas que ce fût là une tactique délibérée, j'y vois plutôt comme une nécessité psychologique comme je l'ai dit à Starr dans une lettre, je pensais qu'ils s'étaient abusés eux-mêmes. On ne devait pas voir là un plan machiavélique établi avec un sang-froid diabolique, mais un phénomène psychologique bien connu, bref l'instinct — si profondément ancré que ses réactions sont pour ainsi dire imperceptibles à l'esprit conscient — l'instinct de chaque créature humaine qui se croit accusée d'une faute, de rejeter la faute sur quelqu'un ou quelque chose qu'elle croit hors du cercle de ceux qui doivent être protégés.

La position de Starr à la table de la salle de garde « au milieu de la pièce » l'avait signalé à leur attention. Les rapports faux de ceux que les autorités préféraient croire — tous centrés sur *lui*, toujours à cause de sa position en vedette — avaient déclenché l'affaire.

Mon impression personnelle sur les responsables à Londres — si je puis m'exprimer ainsi, sans offenser personne — est qu'ils ont montré un extraordinaire entêtement en se cramponnant à leur jugement initial sur le caractère des individus, et en se refusant à le réviser. Ces jugements reposaient sur des sentiments plus que sur des faits. Ceux qui les portaient étaient trop absolus. Leur refus d'admettre même la possibilité de se tromper m'avait toujours frappée.

D'une manière ou d'une autre, il fallait trouver toujours quelque chose de suspect chez Starr. Si l'on arrivait à éliminer par une argumentation logique une cause de suspicion, une autre surgissait pour la remplacer. C'était une obsession. Et leur intransigeance cachait également un orgueil bien plus terrifiant par ses résultats que l'orgueil dont ils accusaient Starr. Ils étaient incapables de discerner ceux qui les servaient bien de ceux qui les servaient mal.

A mon avis — je pus m'en rendre compte dans un ou deux cas — ils étaient très mauvais juges des caractères, tout en se flattant d'être des maîtres en l'art de connaître les gens. Par exemple, ils s'étaient totalement trompés sur l'effet que la menace d'une enquête publique aurait sur Starr et moi-même. *Ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.*

S'ils désiraient que Starr se taise sur ce qu'il savait, ils auraient dû le lui demander. Comme il me l'a dit maintes fois, si, à la fin de la guerre, lorsqu'il les a rencontrés, ils lui avaient simplement dit qu'ils désiraient le voir garder le silence sur le fait que les Alle-

mands utilisaient les postes émetteurs anglais, il n'en aurait jamais soufflé mot. Mais c'est la seule chose à laquelle ils n'aient pas songé. Ils ne pensaient qu'en termes de tactique. Comment empêcher les gens d'entrer en contact avec lui et d'entendre ainsi son histoire, comment s'assurer que s'ils l'entendaient, ils n'y croiraient pas? Ils n'ont pas un instant, compris qu'ils avaient affaire à un homme d'honneur — honneur et grandeur d'âme — qui aurait gardé pour lui tout ce qu'il avait vu avenue Foch, si seulement ils le lui avaient demandé.

Même au dernier moment, après que le manuscrit eut été soumis au Foreign Office, après tout ce qui s'était passé, s'ils lui avaient écrit une lettre convenable, en lui demandant « pour le bien du pays » de s'abstenir de ces révélations, cela l'aurait influencé.

Je le savais, à l'époque et par la suite, l'incident clos, Starr me le confirma. Cependant, ils n'y ont jamais pensé. Ils n'ont jamais songé au seul argument auquel il aurait été sensible.

C'était là l'ironie de la situation. Pour m il en était de même.

Ils auraient pu me dire la vérité en tou confiance, dès le commencement, ou lorsq cela devenait nécessaire, et j'aurais répondu leur confiance. Ils ont préféré manœuvrer da l'espoir de m'empêcher de découvrir ce que cherchais, procédé qui ne pouvait que r monter contre eux lorsque je m'en aperceva En langage clair, ils se sont créé des « enn mis » là où ils n'en avaient pas. Ou, en d'a tres termes — car ni Starr ni moi n'aimo celui d'« ennemis » — par leur tactique mal droite ils ont créé en nous le désir de tirer vérité au grand jour.

Une telle naïveté, qui peut les mettre à merci de gens sans scrupules, peut être u faute chez ceux qui détiennent des postes responsabilité.

Mais ne pas reconnaître l'honnêteté, ter verser lorsqu'il serait plus sûr d'agir av franchise, est également une erreur.

FIN

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, nº 80 P.